

JANVIER 1895

# FIGARO ILLUSTRÉ



ÉDITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot. — BOUSSOD, VALADON & Co, 24, boulevard des Capucines, Paris. PRIX : 3 FR.



## LENTHÉRIC, Parfumeur Mondain

245, rue Saint-Honoré, Paris.



### Jeunes Filles

Pour plaire, vous voulez avoir le teint frais, blanc et rose : demandez à Lenthéric sa *Rosée Orkilla*, sa *Poudre de Riz* et sa *Crème Orkilla*.  
Vous voulez aussi une abondante chevelure ondulée encadrant votre joli visage : voici sa *Soupline*, son *Waver* et son *Eau du Waver*.  
Pour avoir des dents nacrées comme la perle, faites usage de l'*Eau dentifrice* et de la *Pâte de Lenthéric*.  
N'employez que des parfums discrets comme la *Violette de France*, l'*Iris*, le *Lilas*, le *Bouquet de l'Alliance*, qui vous conviennent et vous aideront à être irrésistibles.

### Mesdames

Pour être mariées, vous ne devez pas moins chercher à être séduisantes. Deux trésors de beauté vous conserveront la peau fraîche et rose de la jeune fille : la *Rosée Orkilla* et la *Poudre de riz orkilla* de Lenthéric.  
Vos cheveux seront souples et abondants avec sa *Lotion* et sa *Soupline*; ils seront ondules avec son *Waver* et son *Eau du Waver*.  
Avec sa *Pâte souveraine* pour le jour, ses gants gras pour la nuit, vous aurez toujours des mains de duchesse.  
La *Rosine Tintoret* rendra vos ongles nacrés et vous aurez toujours dans la bouche trente-deux perles en usant de son *Eau dentifrice*.



### Jeunes Gens

Vous qui vous plaignez, et à juste raison, d'être asphyxiés par le muse artificiel, demandez pour réagir les parfums de suprême élégance du parfumeur mondain Lenthéric : l'*Orkilla*, le *Foin coupé*, l'*Iris ambré*.  
Rendez vos cheveux brillants et souples avec la *Brillantane* et la *Soupline*.  
Soignez vos mains avec la *Pâte souveraine*. C'est le signe de la vraie distinction.  
Soignez vos dents avec l'*Eau dentifrice* et la *Pâte de Lenthéric*.

### Messieurs

Vous craignez de vieillir? On ne vieillit qu'autant qu'on le veut bien. Que faut-il pour rester jeune? Conserver les apparences juvéniles.  
Pour les dents, faites usage de l'*Eau dentifrice* de Lenthéric et de sa *Pâte*; pour les cheveux, de sa *Lotion*; pour les mains de sa *Pâte souveraine*. Les parfums qui conviennent à un homme, ceux qui se mélangent le mieux avec l'odeur du cigare sont le *Parfum russe*, *Tintoret*, *Ellet* et *Orkilla*.  
Avec cela vous retrouverez la fameuse fontaine de Jouvence.



Demandez les **CONSEILS DE BEAUTÉ**, ils vous seront envoyés gratuitement sur demande affranchie. (Prière d'ajouter 50 centimes pour la recommandation à la poste.)

TAILLEUR SPORTIF, pour Hommes, Dames & Enfants

## HENRY PETIT

5, boulevard Malesherbes et 34, rue Boissy-d'Anglas — PARIS — (Madeleine)

FOURNISSEUR BREVETÉ DE L'UNION DES YACHTS FRANÇAIS & DES PLUS IMPORTANTES SOCIÉTÉS SPORTIVES D'EUROPE

COSTUMES ET ACCESSOIRES POUR TOUS LES SPORTS :

Équitation, Vélocipédie, Yachting, Canotage, Chasse, Escrime, Jeux, etc., etc.

LA MAISON LA MIEUX ASSORTIE ET VENDANT LE MEILLEUR MARCHÉ DE TOUT PARIS

Envoi — FRANCO — sur demande, du Catalogue illustré.

## H. LEFEBVRE, Constructeur Breveté

10, rue Énard, PARIS

### Matériel de transport

POUR

Explorateurs et Troupes coloniales

BATEAUX ET CHALANDS Démontables  
EN ALUMINIUM

VOITURES MÉTALLIQUES  
Étanches et démontables  
EN ALUMINIUM



Le « Jules Davoust » (Niger).



Voitures-réservoirs avec filtres, pompes, etc.

Voitures étanches et Pont sur voitures.

C<sup>ie</sup> Coloniale

CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE]  
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle [200 gr.] 6 fr., petit modèle [150 gr.] 3 fr.

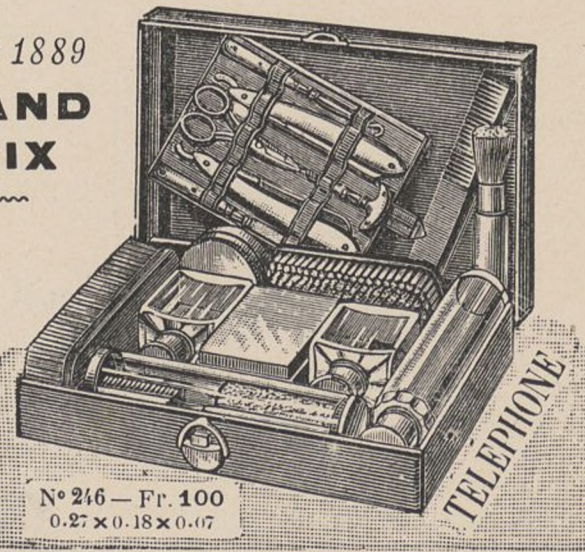
Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

P. SORMANI

Rue Charlot, 10. PARIS

PARIS 1889  
GRAND  
PRIX



Catalogue illustré Franco  
TROUSSES, MALLETES & SACS DE VOYAGE



Pierres  
Précieuses  
Diamants  
Perles  
Bijouterie

etc.

EXPERTISES A L'ÉTRANGER

ACHATS  
aux prix maximum

PAIEMENTS IMMÉDIATS.

Spink & Son

ORFÈVRES

17 & 18, Piccadilly, LONDRES, W.

et 1 & 2, Gracechurch Street, Cornhill  
LONDRES (City)

MAISON ÉTABLIE EN 1772

Sous le patronage de S. M. la  
Reine d'Angleterre.

## LA PATE EPILATOIRE DUSSEY

Détruit les **DUVETS DISGRACIEUX** (Barbe, Moustache, etc.) sur le visage des dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. 50 ANS de SUCCÈS, de Hautes Recommandations aux Expositions, les Brevets de Fournisseur de plusieurs Familles régnantes, des Milliers d'Attestations et l'approbation de l'Académie de Médecine, attestent l'efficacité et l'innocuité absolue de cette préparation (20 fr. la boîte, pour le menton et les joues; 1/2 boîte : 10 fr., spéciale pour une légère moustache, 5 fr. m<sup>st</sup>). — Le **PILVOR** fait disparaître toute trace de poil follet, sur les bras auxquels il communique une blancheur éblouissante. Cette préparation conserve ses propriétés actives jusqu'à la dernière parcelle, elle est dénuée de toute odeur désagréable et son emploi est des plus faciles. F<sup>co</sup> 20 fr. 85. — **DUSSEY, Inventeur, 1, Rue Jean-Jacques Rousseau, Paris, ET PRINCIPAUX COIFFEURS.**

Papeteries du Marais.



# FIGARO ILLUSTRÉ

Janvier 1895

## SOMMAIRE

COUVERTURE : *AU CERCLE DES PATINEURS*, par HENRY TENRÉ.

*LES CROQUIS DU MOIS*, par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.

*LES LIVRES*, par T. G.

*NOS GRAVURES*, par L. M.

*AU SOUDAN*, par PAUL BONNETAIN; illustrations en couleurs de ALFRED PARIS.

*MIL HUIT CENT QUATRE-VINGT-QUATORZE*, revue documentaire, par XANROF ET FERDINAND BAC.

*BANDITS CORSES*, par EDMOND RENOIR; illustrations en couleurs de LANOS.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

*NOEL FIN-DE-SIECLE*, par JOSÉ FRAPPA.

*EN PÉNITENCE*, par Madame MATTIE DUBÉ.



L'été de la Saint-Martin a réchauffé le mois de novembre et retenu à la campagne et à la chasse le high-life parisien. Mais l'hiver est venu cependant et l'allumage des calorifères a été le signal de la rentrée.

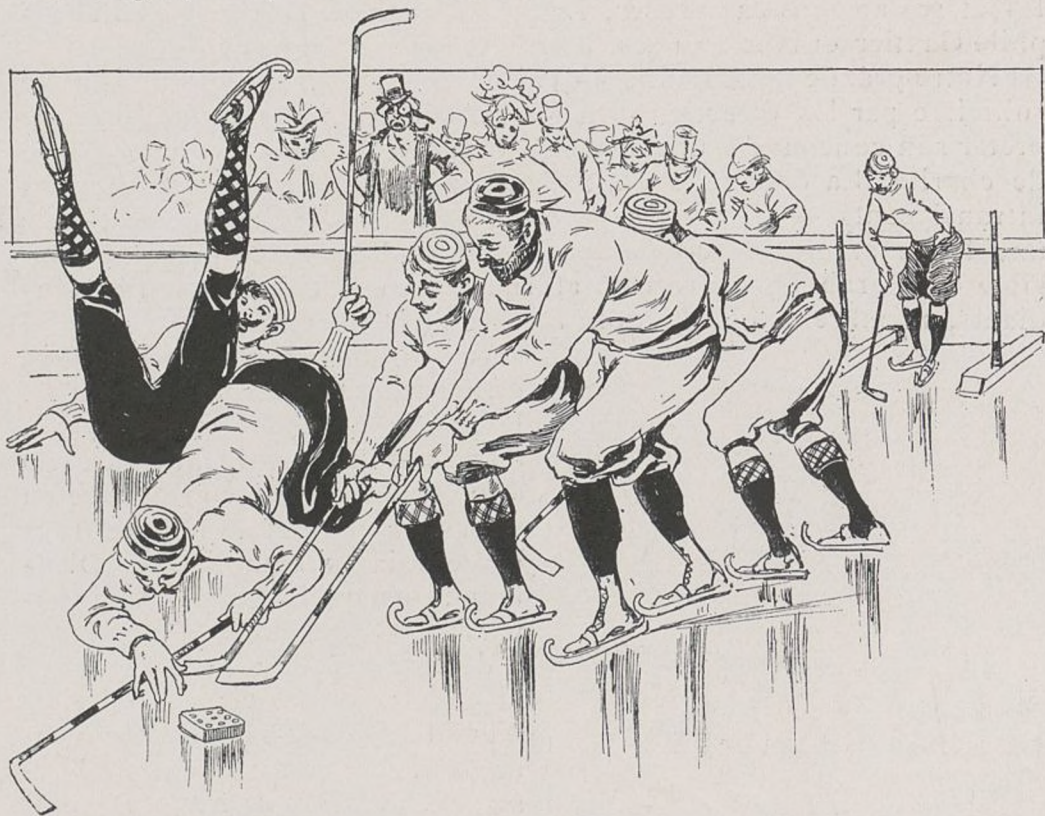
La première quinzaine de décembre est généralement une période d'attente et de tâtonnements. On se retrouve peu à peu, les hommes au cercle, les femmes chez les couturiers et les modistes en vogue où elles apprennent avec une joie sans mélange que les manches ont doublé de volume et que les chapeaux ont suivi la même progression : « Est-ce assez joli, ma chère ! » Comment, joli ? dites exquis et parfaitement adapté pour intercepter l'horizon à ceux qui, placés derrière vous au théâtre, n'ont d'autre ressource que d'étudier votre nuque. On s'aborde avec des questions de banale curiosité, on s'enquiert des déplacements de l'été, tout en scrutant son interlocuteur pour lui découvrir quelque ride nouvelle, quelque mèche blanche de plus ou quelque cheveu de moins sur la tête. On constate que Paris a continué à subsister, malgré l'absence de ses plus brillants éléments et que la ville est encore suffisamment peuplée : on joue toujours *Madame Sans-Gêne*, Sarah Bernhard continue à déployer une activité dévorante et court à la conquête de la Légion d'honneur ; le Bois est de plus en plus sillonné par les bicyclistes des deux sexes ; les fiacres et les omnibus s'obstinent toujours à écraser avec placidité les piétons — les compagnies d'assurance paient la casse, ça ne regarde pas les cochers — et le « Complet des courses » continue à remplacer dans nos rues le chant des gondoliers sur les canaux de Venise.

On a pris des forces aux champs, aux plages et sur les cimes et, dès le retour à Paris, les amateurs de sports athlétiques se sont remis à l'œuvre. Le match international de Football du 7 décembre, entre le Manningham de Bradford (M.-F.-C.) et le Stade français (S.-F.), au vélodrome de Courbevoie, a été un événement considérable. Nos compatriotes — le courageux S. F. — ont été naturellement battus. Ils ont encore beaucoup à apprendre de nos voisins d'Outre-Manche, dans cet ordre

d'exercices ; le caractère français se soumettra difficilement à cette discipline parfaite des équipes anglaises où chaque joueur fait abnégation de sa personnalité pour assurer le triomphe de son équipe. Mais les braves du S. F. ne se décourageront pas, ils ont sans doute observé que les vaincus d'aujourd'hui seront peut-être les vainqueurs de demain. Leurs collègues du Racing-Club (R.-C.) ont lutté quinze jours après contre l'équipe d'Oxford et ont subi une défaite fort honorable.

Parmi les nouveautés sportives, la plus intéressante à signaler est, sans contredit, l'organisation du Hockey au Pôle Nord. Le Hockey, c'est le polo sur la glace : la pelouse est remplacée par la surface gelée, les poneys par des patins et la balle par un morceau de bois carré et plat d'environ dix centimètres de côté et garni de clous à tête ronde. Rien n'est plus amusant et plus gracieux que les poursuites folles des patineurs, avec les enchevêtrements des maillets, les luttes homériques

autour du but, les équilibres invraisemblables que permet le patin. Les amateurs français et anglais qui pratiquent ce jeu ont constitué un Hockey Club et s'exercent tous les deux jours, de cinq à six heures, à la rue de Clichy. Sagan les a pris sous sa protection : c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'eux.



A voir la cohue qui se presse au Palais de l'Industrie pour visiter le *Salon du Cycle*, on se rend compte de la place énorme que le vélo-cipède occupe aujourd'hui dans les préoccupations intellectuelles de la nation française. Un ministre a considéré comme un devoir d'inaugurer cette exposition ; le Conseil municipal l'a encouragée et un de nos édiles, un homme d'esprit qui paraît se plaire au paradoxe, a proposé à ses collègues d'instituer un prix de 10,000 francs qui permettrait de créer un « Grand Prix de Paris » pour l'encouragement de la race bicycliste. Je comprends qu'on offre l'appât d'un prix de 100,000 francs à de grands éleveurs comme les Schickler, les Ed. Blanc, qui dépensent mille francs par jour dans leurs haras et leurs établissements d'entraînement, qui, parmi cent poulains d'excellente qualité, prélèvent huit ou dix sujets hors ligne parmi lesquels ils espèrent trouver le cheval idéal qui gagnera le Grand Prix ; mais il me semble exorbitant de prendre sur l'argent des contribuables une somme quelconque pour récompenser un professionnel, employé en







rupture de comptoir ou de bureau, qui aura abandonné tout travail utile pour se vouer uniquement à l'exercice de la pédale.

Et d'ailleurs que vont devenir, dans quelques années, les héros du cycle, les Terront, les Zimmermann et autres célébrités? Voilà qu'un ingénieur allemand vient d'inventer un petit appareil qui s'adapte à la bicyclette et la fait mouvoir automatiquement. C'est grand — révérence parlée — comme un irrigateur de forte dimension, et cela est alimenté par la gazoline. L'invention précitée apportera quelque variété dans l'exercice de la vélocipédie : au lieu de se rompre vulgairement les reins sur les tas de cailloux des routes ou de se glisser la tête sous les roues de tramways, on aura la surprise de sauter en l'air par suite d'une défectuosité quelconque de l'appareil moteur. Ce sera un frisson nouveau dans notre existence, hélas! si monotone, et un progrès très appréciable dans l'art de se casser le cou, qui est, vous le savez, le but principal des sports athlétiques.

M. Henry Houssaye vient d'entrer à l'Académie française. Il a écrit l'histoire d'Alcibiade et celle des dernières campagnes de Napoléon I<sup>er</sup>, le tout fortement documenté et appuyé de notes, renvois et appendices. L'Académie l'a élu quoique ses œuvres soient plutôt des travaux d'érudition que de littérature pure. Mais les littérateurs célèbres d'aujourd'hui manquent essentiellement de la pureté que

goûte l'Académie et on ne saurait la blâmer d'avoir accueilli M. Henry Houssaye. Il vient renforcer, sous la coupole, le groupe puissant de la *Revue des Deux-Mondes*. Mais ce groupe n'a qu'à bien se tenir, car, d'après ce que l'on dit dans les salons d'opposition littéraire, la brillante phalange de la *Revue de Paris* songerait à monter à l'assaut : tel le jeune Japon contre la vieille Chine. L'occasion est propice d'ailleurs car la mort de Victor Duruy et celle de Ferdinand de Lesseps vont donner dans quelques mois matière à des luttes nouvelles.

Pendant que le jeune Henry s'assoit dans un vrai fauteuil, celui de Pierre Corneille et de Victor Hugo, son père Arsène Houssaye, se repose, — en travaillant toujours — de son immense labeur. Il a écrit et pensé sur toutes choses, depuis cinquante ans, toujours aimable, toujours aimé, toujours heureux, toujours bon, toujours spirituel et spiritualiste. Il se

repose dans ce quarante et unième fauteuil, qu'il a inventé pour lui et ses anciens camarades, Balzac, Alexandre Dumas père, Théophile Gautier et tant d'autres, dont l'Académie n'a pas voulu.

Notre grande tragédienne — j'ai nommé Sarah Bernhardt — a été sollicitée par les directeurs du Cercle des étudiants catholiques, de prêter son concours à une matinée organisée au profit d'une œuvre de charité. La démarche était d'autant plus délicate, que certains intransigeants — il y en a partout, hélas! — avaient protesté par une lettre anonyme publiée dans un journal contre la présence possible de Sarah Bernhardt, en affirmant qu'elle était juive. Les étudiants, membres du Cercle, ont fort galamment renié toute solidarité

avec les auteurs de cette lettre et, avant que Sarah parût en scène, le public a reçu communication d'une note du président du Cercle désavouant cette inconvenance au nom du comité et au nom de tous les étudiants catholiques. D'ailleurs, ainsi qu'il résulte d'une interview garantie authentique, Sarah a déclaré qu'elle n'était pas juive et qu'elle se souvenait parfaitement d'avoir fait sa première communion dans un couvent de Versailles. Voilà donc un point historique définitivement fixé et qui doit rassurer les millions de catholiques français et étrangers qui auraient pu avoir des doutes sur l'orthodoxie de Sarah.

Le roi Humbert, qui ne laisse échapper aucune occasion de montrer ses sympathies pour la France, a tenu à dédommager Zola de s'être vu successivement fermer au nez la porte de l'Académie et celle du Vatican. En cette circonstance, le roi d'Italie a montré qu'il était un homme d'infiniment d'esprit : il a tourné et retourné mon Zola avec une telle souplesse et une telle légèreté de main que celui-ci ne s'est assurément pas rendu compte de ce qu'on lui faisait. La conversation du Roi s'est

résumée en ces deux propositions : « L'Italie est la meilleure amie de la France et Zola est le plus grand écrivain du monde » ; le regret de ne pas l'avoir pour compatriote est même le seul point noir qui excite quelque jalousie dans le cœur des Italiens, vis-à-vis de la nation sœur. Zola est trop modeste et trop patriote pour ne pas avoir entièrement partagé ces deux opinions de son auguste interlocuteur, et ils se sont séparés contents l'un de l'autre et contents d'eux-mêmes. Ajoutons que, par un accord tacite, qui fait honneur à la délicatesse de ces deux personnages, ils ont soigneusement évité de faire la moindre allusion à l'affaire du capitaine Romani.

La saison théâtrale s'ouvre sous d'assez heureux auspices. La *Gismonda*, de V. Sardou, interprétée par Sarah Bernhardt à la Renaissance, fait salle comble. Le public qui aime à rire n'a que l'embarras du choix : l'*Enlèvement de la Toledad*, aux Bouffes, où la grâce de Simon Girard se montre sous un aspect nouveau ; le *Tout-Paris en Revue*, des Folies-Dramatiques, où les méli-mélos de l'année sont fort spirituellement racontés ; et enfin aux Nouveautés, l'*Hôtel du libre-échange*, conçu avec une verve enragée qui atteint les dernières limites de la bouffonnerie. Il y a aussi les théâtres où l'on ne rit pas : dans des établissements spéciaux s'assemblent des gens que ne satisfont pas les ennuis apportés par chaque minute de la journée ; il leur faut encore, après le dîner, à l'heure où les esprits surmenés aspirent à se détendre, écouter les lamentations de vagues âmes scandinaves et ibsénien-nés. C'est une occupation que je ne saurais recommander à nos lecteurs.

Les cafés-concerts où l'on boit, l'on fume et l'on circule ; les cirques, avec leurs programmes variés qui ne fatiguent pas l'esprit et amusent les yeux, continuent à faire une rude concurrence aux théâtres ; là, pas de ces mortels entr'actes qui occupent un bon tiers de la soirée et pour lesquels on paie cependant comme s'il s'y passait quelque chose.

Nos lecteurs nous sauront gré de glisser, sans y appuyer, sur toutes les malpropétés qui se développent depuis quelque temps dans tous les coins de la politique et du journalisme. Espionnage, trahison, malversation, chantages, pots-de-vin, rien n'y manque : M. Doppfer instruit, M. Clément arrête et perquisitionne, la porte de Mazas est assiégée par des messieurs très bien qui viennent y faire quelque séjour. Il est évident que, dans les cervelles des nouvelles couches sociales qui, peu à peu submergent les anciennes, s'élabore une morale, nouvelle aussi, et qui se trouve en formelle contradiction

avec celle qui sert de base à nos codes : de là de fâcheux malentendus entre la justice et certains citoyens.

Une vieille locution française, quelque peu macabre, dit que « l'automne fait les cimetières bossus ». Et, en effet, que de tombes se sont fermées pen-



stance, le roi d'Italie a montré qu'il était un homme d'infiniment d'esprit : il a tourné et retourné mon Zola avec une telle souplesse et une telle légèreté de main que celui-ci ne s'est assurément pas rendu compte de ce qu'on lui faisait. La conversation du Roi s'est





dant ces dernières semaines ! Je ne voudrais point apporter ici la note triste, mais il est des morts qu'on ne peut oublier : Francis Magnard qui a quitté la vie et ce *Figaro* qui était sa seconde vie et auquel il avait su donner une allure toute particulière, une prospérité solide et une autorité incontestable ; Victor Duruy, qui fut un maître admirable, qui a ouvert de larges horizons à l'Université, en a amplifié les programmes, renouvelé les méthodes et qui enfin, dans ses livres, a montré que l'érudition historique n'était pas incompatible avec l'intérêt du livre. Puis c'est Ferdinand de Lesseps qui s'est éteint, inconscient, dans sa modeste propriété de la Chesnaye, en Berry. L'opinion publique ne l'avait pas répudié, car elle savait que les désastres causés dans tant de familles par l'entreprise de

Panama n'étaient pas son œuvre, mais celle de tripoteurs qui l'exploitaient avec cynisme. La justice elle-même, qui n'est cependant pas sentimentale, avait eu la délicatesse de ne pas lui signifier un jugement qui l'eût flétri et la grand'croix de la Légion d'honneur a pu, par des mains pieuses, être posée sur le drap noir de son cercueil. Le *Figaro illustré* a été attristé par la mort d'un de ses plus aimables collaborateurs, M. Paul Foucher, dont on se rappelle les gracieuses nouvelles parues dans notre recueil : nous devons bien ces quelques mots de sympathie à un cœur si droit, à une nature si honnête et à un talent si souple.

LUTÉCIUS.

## UNE INNOVATION INTÉRESSANTE

C'est une curieuse et intéressante innovation que celle du *Mélotétraphone*, cet instrument dont le *Figaro* a raconté l'audition. L'artiste entendu, M. Gorzielniski, n'était initié que depuis trois mois à peine, et pourtant tout le monde a été frappé de la sûreté du doigté, de la variété des nuances. C'est bien mieux si l'on veut aller aux Salons de la Société, 83, rue Charlot, où le *Mélotétraphone* est joué par des artistes habitués à le manier, on pourra réellement juger des importants services qu'il peut rendre.

Ce n'est point pour les concerts, ni pour les orchestres de nos grands théâtres qu'a été créé le *Mélotétraphone*. On y exige des virtuoses rompus au métier et qui n'ont besoin d'aucune aide. Pour les amateurs, au contraire, pour les familles où l'on aime à faire entre soi de la bonne musique, quelles ressources offre cette ingénieuse innovation !... Les difficultés du doigté des instruments à cordes, et notamment du violoncelle, sont connues. Il faut de longues années d'études pour arriver à être d'une force moyenne. Avec le *Mélotétraphone*, au contraire, on peut en quelques jours connaître le doigté du petit clavier.

Les touches de ce clavier transmettent la pression des doigts de la main gauche sur les cordes, exactement comme dans le jeu ordinaire, avec autant de souplesse, de justesse de sons, d'agilité, de délicatesse, mais avec plus de précision, tandis que la main droite manie l'archet sur les cordes. On a ainsi tous les effets du jeu classique, les sons liés, piqués, détachés, les staccati, les trilles, vibrati, même la glissante.

La musique est celle ordinaire des instruments à cordes. L'instrument et le clavier s'assemblent et se déplacent à volonté. N'importe quel violoncelle ou alto peuvent être employés. Avec la méthode jointe à l'instrument, quiconque sait lire la musique peut apprendre seul. Néanmoins, on tient des professeurs à la disposition des personnes qui désirent des leçons à Paris. Pour le public de choix auquel elle s'adresse, l'innovation du *Mélotétraphone* est une ressource précieuse de distractions musicales en famille, réalisant ce problème si ardu de rendre enfin accessible aux dames et gracieux pour elles, le jeu des instruments à cordes.

C'est un grand pas de fait pour la vulgarisation de la musique.

C. H.

## NOS GRAVURES

Nos amis les bébés, en ouvrant ce numéro de janvier, verront que nous avons pensé à eux. Nous leur montrons un petit Noël fin-de-siècle, qui s'est mis tout à fait dans le mouvement et qui enfourche bravement sa bicyclette pour aller déposer dans les souliers qui les attendent les joujoux et les bonbons destinés aux enfants sages. Grâce à ce mode de locomotion il ira beaucoup plus vite qu'autrefois et pourra faire beaucoup plus d'heureux. On ne peut que féliciter le peintre José Frappa d'avoir eu cette excellente idée de donner une bicyclette au Petit Noël.

Je ne sais vraiment qui est le plus sérieux de cette pauvre poupée mise *En pénitence* et qui pleure à chaudes larmes ou de sa petite maman qui la gronde pour quelque méfait. L'œuvre de Madame Mattie Dubé, gracieuse et fort bien peinte, est parfaitement reproduite.

La température quasi-printanière dont nous jouissons n'était point prévue par M. Henry Tenré, lorsqu'il a peint la couverture : *Au Cercle des Patineurs* ; il était en droit d'escompter la glace du mois de janvier. On lui pardonnera volontiers en regardant cette jeune femme, qui réunit les dernières élégances. Redfern, l'inimitable couturier, a bien voulu fournir à M. H. Tenré le modèle de boléro, garni de martre, dont nos lectrices apprécieront, sans aucun doute, la richesse, la coupe savante et la sobre distinction. — L. M.

## Les Livres

Les trois volumes que MM. Plon et Nourrit publient à l'occasion de ce jour de l'an sont faits à souhait pour le plaisir de la jeunesse. Deux auteurs marseillais qui ont débuté, il y a deux ans, dans le *Figaro illustré*, MM. Auguste Vimar et Paul Guigou, ont, en collaboration, raconté l'histoire de l'Arche de Noé avec un esprit vraiment comique et un talent d'observation rares. M. Vimar connaît à fond l'âme intime des bêtes et les mystérieuses analogies de leurs gestes avec ceux de l'homme. Mars, l'intarissable, a fort gaiement dessiné en couleurs la *Vie à Londres*, et Crafty nous montre, de son trait de plume si net et si personnel, les incidents comiques que l'on voit en se promenant *A travers Paris*.

Le *Napoléon raconté par l'image*, de M. Armand Dayot, sera un des succès de cette fin d'année. L'auteur, grâce à une infatigable activité, à la variété de ses relations, à l'obligeance des bibliothèques publiques et à la bonne volonté des collectionneurs, a pu réunir dans son volume, sinon l'iconographie complète de la période napoléo-



nienne, du moins les documents graphiques qui marquent toutes les circonstances de cette vie prodigieuse. L'œuvre de M. Dayot ne comprend pas moins de 500 reproductions diverses et de 22 planches hors texte. La maison Hachette a édité ce volume avec un véritable luxe, un soin méticuleux et à un prix véritablement abordable.

J'hésite à classer parmi les livres d'éternelles *Le voyage de mon fils au Congo*, par Madame la duchesse d'Uzès. Un douloureux parfum de fleurs flétries se dégage de ce volume, qui semble une pierre tumulaire, et son titre s'associe mal aux gaités du jour de l'an. Il contient, dans toute sa sincérité, le cycle complet du drame de l'expansion coloniale : ces espaces sans limites, semblables à l'éternité, vides de végétation et de population, écrasés par un soleil implacable ; ces sentiers marqués par des cadavres humains et des carcasses de chevaux, et, après trois ou quatre jours de marche, un soi-disant poste, indiqué par un gros point noir sur les cartes que nous débitent les libraires-géographes et qui consiste en une résidence en tôle, entourée de quelques paillottes désertées et habitée par un fonctionnaire, épave de la vie parisienne. Et les malheureuses colonnes expéditionnaires vont devant elles jusqu'à ce que l'épuisement les ait décimées ; elles reviennent sur leurs pas, égrenant les morts sur la route, et les survivants viennent à la côte s'éteindre dans la fièvre et la dysenterie. Riou, avec son étonnante faculté d'assimilation, a retracé ce douloureux itinéraire d'après des photographies imparfaites, des croquis maladroits, auxquels il a su donner l'aspect de la vérité. Le volume est édité avec luxe par Plon et Nourrit.

Les amateurs connaissent ces « Editions du *Figaro* » entreprises par ce journal avec le concours de Calman Lévy, et qui ont déjà donné au public *Tartarin sur les Alpes*, d'Alphonse Daudet et *Madame Chrysanthème*, de Pierre Loti. Aujourd'hui, c'est à Ferdinand Fabre qu'échoit l'honneur de cette belle édition. Ce nom indique d'avance qu'on retrouvera dans le roman le décor des Cévennes avec leurs rustiques habitants, leurs adorables sauvages, et leurs curés pleins de foi naïve. Mais dans *Taillevent*, le talent de M. F. Fabre se montre sous un aspect nouveau, plus dramatique et plus âpre que dans ses précédentes œuvres. L'illustration a été confiée à un jeune artiste, M. Georges Roux, cévenol, lui aussi, et pour qui les gens et les pierres de l'Espinouze n'ont point de secret.

Je ne peux que signaler ici l'édition illustrée de l'impassable monument de la gaieté française, le *Théâtre choisi*, d'Eugène Labiche, illustré par Arcos et précédé d'une préface d'Edouard Pailleron, pleine de traits exquis. Le volume est édité chez Calman Lévy.

La seconde année de l'*Almanach Hachette*, mise en vente au commencement du mois de décembre et tirée à 250.000 exemplaires est, paraît-il, presque entièrement épuisée. L'énorme quantité de matières qu'il contient, la variété des renseignements utiles ou intéressants qu'il fournit aux lecteurs font de cet almanach un véritable objet de première nécessité : on ne peut pas plus s'en passer que de lampe, de chapeau ou de parapluie.

Le roman d'Alfred Capus, *Années d'aventures*, a fait son apparition



quelques jours avant la première représentation au Vaudeville de son *Brignol et sa fille*. L'auteur, qui possède un vrai talent d'humoriste et de ce que j'appellerai caricaturiste de la plume, a voulu montrer qu'il possédait aussi la science de l'observation et qu'il savait rendre les nuances un peu effacées de la vie bourgeoise, ses drames intimes, dénués de reliefs, mais souvent pleins de passions contenues, d'amours discrètes et de touchants sacrifices.

Un grand charme rustique, des tableaux de la nature pyrénéenne dessinés de main de maître, de la gaité, de l'esprit et de l'émotion, Jean Rameau a mis tout cela dans son très frais roman, intitulé *La chevelure de Madeleine*, nom d'une cascade qui joue un grand rôle dans ce livre, que le poète a daigné écrire en prose.

C'est une œuvre forte et troublante que ce *Péché* de Charles Buet. On y trouve, avec l'influence dominatrice de son maître et ami Barbey d'Aurevilly, un mélange âpre de religiosité et de sensualité; il montre brutalement la faute de ses héros; il n'y trouve qu'un remède: *Dieu*, ainsi qu'il l'explique dans sa préface dédiée à Paul Bourget.

*Artificielle*, c'est le qualificatif de l'existence menée par un mari et une femme d'une égale nullité. Ils n'ont point de pensées personnelles, ni d'occupations, ni de désirs. A chaque page, le mari constate lui-même qu'il est « une moule » (*sic*). M. Eugène Morel paraît s'être énormément appliqué à décrire ce vide dans un style intentionnellement réduit à sa plus simple expression. — T. G.

Le *Tout-Paris*, annuaire de la société parisienne, vient de faire paraître son édition de 1895.

Cet utile ouvrage publie les noms et adresses d'environ 30,000 personnes appartenant à l'aristocratie, au clergé, à la magistrature, à l'administration, en un mot au monde parisien.

Ces renseignements, classés par noms et par rues, sont suivis d'un dictionnaire des pseudonymes tenu à jour, des plans des théâtres, etc. Le tout forme un beau volume in-8° relié, du prix de 12 francs. A. La Fare, éditeur, 55, Chaussée-d'Antin.

## Le CABINET de TOILETTE

### III. — LA JEUNE FILLE

Oh! oh! c'est tout à fait sérieux, car nous sommes à l'époque où la fleur s'épanouit, et il ne faudrait pas, par un manque de soins ou par des soins mal compris et mal dirigés, flétrir la pure corolle, c'est-à-dire la beauté naissante, que nous devons au contraire favoriser de tout notre pouvoir.

La chevelure — longue comme un manteau de roi — a dit le poète, mérite les plus grandes précautions. Nous lui consacrerons un flacon de Lotion Lenthéric et un flacon de ce Shampoing dont il a le secret. Pour les mains, qui doivent être douces et blanches, un savon préparé par le parfumeur mondain et une boîte de Pâte Souveraine.

Et les dents qui sont avec les cheveux la plus belle parure de la femme? L'Eau dentifrice et la Pâte dentifrice de Lenthéric les garantiront de tout danger.

Pour la toilette en général, le flacon obligé de bonne Eau de Cologne, garantie pure par Lenthéric et dont sa poudre de toilette complètera les bienfaisants effets. Pour le teint, la Rosée Orkilia, suave et délicate.

En résumé: Un flacon Lotion, un flacon Shampoing. Un savon. Un flacon Eau de Cologne. Une boîte Poudre de toilette; un flacon Eau dentifrice; une boîte Poudre dentifrice; une boîte Pâte Souveraine pour les mains; un flacon Rosée Orkilia, un démailloir, une brosse à tête, une brosse à dents.



LENTHÉRIC, parfumeur, 245, rue Saint-Honoré, PARIS

## CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

### EXCURSIONS en ITALIE et sur le LITTORAL

ORGANISÉES AVEC LE CONCOURS DES « INDICATEURS DUCHEMIN », DU 7 JANVIER AU 31 JANVIER 1895, AU DÉPART DE PARIS, LYON ET MARSEILLE

Comprenant les frais de transport, le logement et la nourriture, les guides et interprètes.

- 1° Paris, Marseille, Monte-Carlo, Gênes, Pise, Rome, Naples, Pompéi, Florence, Bologne, Venise, Milan, Turin, Paris. — Prix: 1<sup>re</sup> classe, 825 fr.; 2<sup>e</sup> classe, 725 fr.
- 2° Lyon, Marseille, Monte-Carlo, Gênes, Pise, Rome, Naples, Pompéi, Florence, Bologne, Venise, Milan, Turin, Lyon. — Prix: 1<sup>re</sup> classe, 810 fr.; 2<sup>e</sup> classe, 710 fr.
- 3° Marseille, Monte-Carlo, Gênes, Pise, Rome, Naples, Pompéi, Florence, Bologne, Venise, Milan, Turin (Mont-Cenis ou la Corniche), Marseille. — Prix: 1<sup>re</sup> classe, 780 fr.; 2<sup>e</sup> classe, 680 fr.

Le nombre des places est limité. — Les souscriptions sont reçues aux agences des « Indicateurs Duchemin », à Paris, 20, rue Grammont; à Lyon, 75, rue de l'Hôtel-de-Ville; à Marseille, 1, quai de la Fraternité; à Nice, 4, rue Garnier; à Menton, 2, rue Saint-Michel.

On peut se procurer des renseignements et des prospectus détaillés: à la gare de Paris P.-L.-M., et dans les bureaux-succursales ci-après désignés: rue Saint-Lazare, 88; rue des Petites-Ecuries, 11; rue de Rambuteau, 6; rue du Louvre, 44; rue de Rennes, 45; rue Saint-Martin, 252; place de la République, 16; rue Sainte-Anne, 6; et rue Molière, 7; rue de Tiquetonne, 64, et au Bureau général des billets de chemins de fer de l'Hôtel Terminus de la gare de Paris-Saint-Lazare (General-Ticket-Office).

## CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

### HIVER 1894-1895

EXCURSIONS aux stations thermales et hivernales des Pyrénées et du Golfe de Gascogne: Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn

Des billets d'Aller et Retour, avec réduction de 25 % en 1<sup>re</sup> classe et de 20 % en 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classes sur les prix calculés au tarif général d'après l'itinéraire effectivement suivi, sont délivrés toute l'année, à toutes les stations du réseau de la Compagnie d'Orléans, pour les stations hivernales et thermales ci-après du réseau du Midi, et notamment pour Arcachon, Biarritz, Dax, Guéthary (halte), Hendaye, Pau, Saint-Jean-de-Luz, Salies-de-Béarn, etc.

Durée de validité: 25 jours (non compris les jours de départ et d'arrivée). Tout billet d'aller et retour délivré au départ d'une gare située à 500 kilomètres au moins de la station thermale ou hivernale, donne droit, pour le porteur, à un arrêt en route à l'aller comme au retour. Toutefois, la durée de validité du billet ne sera pas augmentée du fait de ces arrêts.

La période de validité des billets d'aller et retour peut, sur la demande du voyageur, être prolongée deux fois de dix jours, moyennant le paiement aux Administrations, pour chaque fraction indivisible de 10 jours, d'un supplément de 10 % du prix total du billet aller et retour.

AVIS. — La demande de ces billets doit être faite trois jours au moins avant le jour du départ.

## CHEMIN DE FER DU NORD

Services directs entre PARIS et BRUXELLES. — Trajet en 5 heures

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 h. du soir. Départs de Bruxelles à 7 h. 48 et 8 h. 57 du matin, midi 58, 6 h. 03 et 11 h. 43 du soir.

Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 7 h. 48 du matin. — Wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 6 h. 03 du soir.

Services directs entre PARIS et la HOLLANDE. — Trajet en 10 h. 1/2

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40 et 11 h. du soir. Départs d'Amsterdam à 7 h. 20 du matin, midi 30 et 6 h. 10 du soir. Départs d'Utrecht à 7 h. 58 du matin, 1 h. 8 et 6 h. 54 du soir.

## LE FIGARO ILLUSTRÉ DE 1894

RELIÉ AVEC FERS SPÉCIAUX

Formant un magnifique volume d'Etrennes et contenant près de 300 pages presque toutes illustrées en couleurs, 12 couvertures, 26 hors texte dont 3 en grand format, sera en vente, à partir du 15 décembre, chez tous les libraires.

Prix: 42 francs.

Envoi franco en France pour les demandes adressées à M. Hazard, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par le Figaro illustré sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.

## ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS: UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, Union postale: UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du Figaro, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant: RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C<sup>ie</sup>, Asnières.



JOSÉ FRAPPA



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1894 by Bousso, Valadon & Co.

NOEL FIN DE SIÈCLE

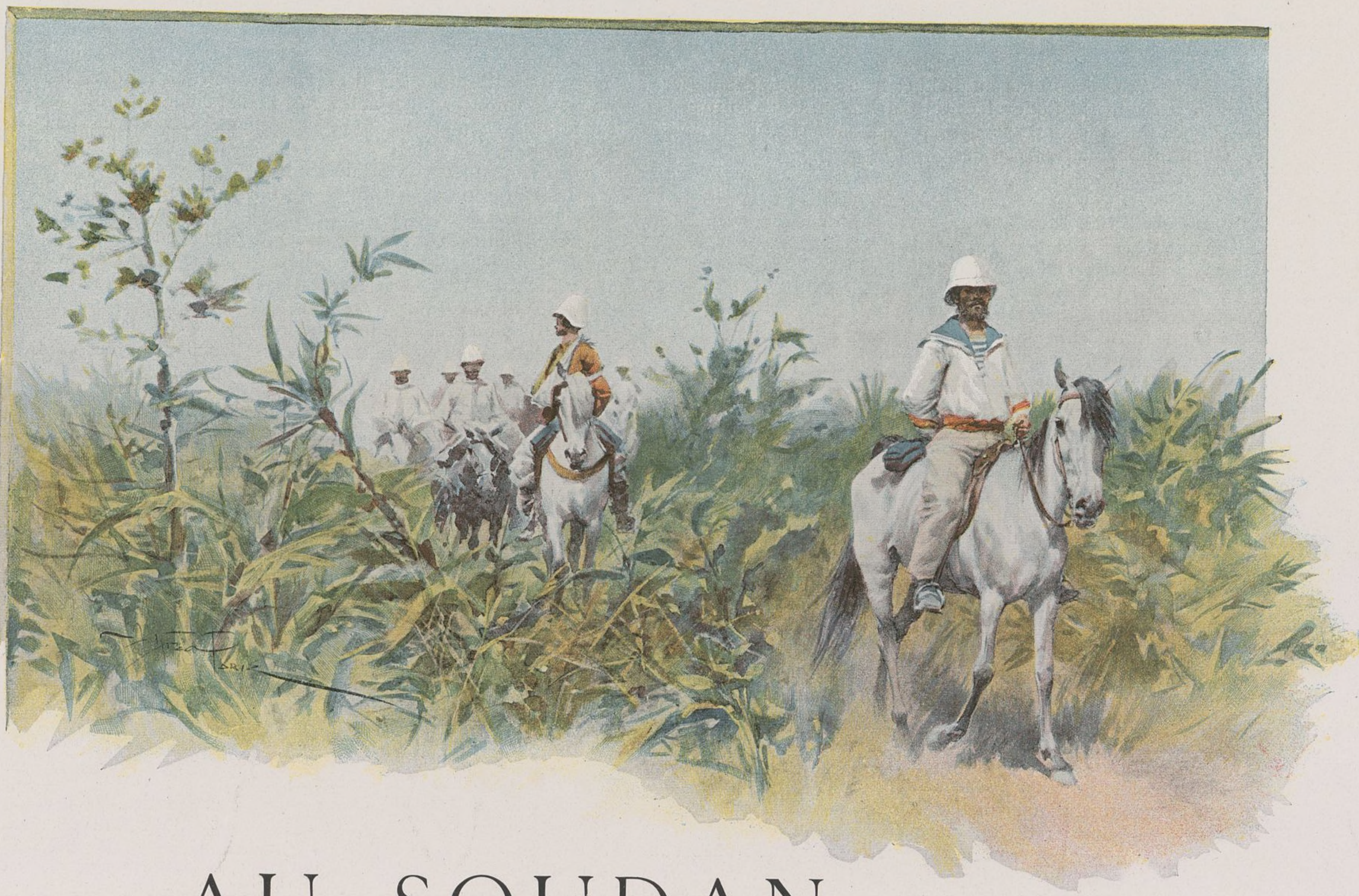
Typographe BOUSSO, VALADON & Co.

FIGARO ILLUSTRÉ, 1895.









# AU SOUDAN

Par Paul Bonnetain

**B**LESSÉS ou malades, ils étaient une vingtaine qui, du Haut-Niger, descendaient vers Kayes pour y prendre, en chalands sur le Sénégal, la route de la mer, — la route de France.

Chaque halte cependant enflévrant de querelles leur triste convoi, les soldats se disputant entre eux, comme entre eux les gradés. Trop longues pour les plus invalides, les étapes semblaient trop courtes aux autres, déjà convalescents. Et la pensée que, volontaire ou non, le moindre retard, en leur pouvant faire manquer le départ des bateaux, risquait de reculer d'un mois peut-être leur rapatriement, les exaspérait tous d'une pareille colère.

« Un mois encore de misère après tant de mois?... Jamais!... »

Plus féroce que le soleil, plus pesante que la chaleur, plus déprimante que la fatigue, la terreur de cette prolongation de peine exacerbaient alors le mal dont se sentaient atteints les fiévreux comme les dysentériques, les impotents comme les amputés. Car elle n'en avait épargné aucun, l'affreuse affection de l'Ouest-Afrique, qui empoisonne les caractères et parfois dessèche les cœurs, durant que le paludisme vicie le sang anémié — la *Soudanite*!

« Non! non! pas de *rabiot*!... »

Sur ce cri, les plus faibles retrouvaient la force de se remettre en selle. Fantassin, spahi ou artilleur, chacun en effet avait son cheval, et le marin de la bande, un quartier-maître des canonnières du Niger, serrait, lui aussi, entre ses jambes maigres une rosse dont il était d'ailleurs très fier.

Toujours en tête, ce mathurin!... Plantant dans les talons de ses savates de grosses épingle de pansement volées à l'infirmerie du bord, sans cesse il éperonnait sa monture; et, quand deux sentiers se croisaient dans la brousse, on reconnaissait souvent celui qu'il avait pris aux larmes de sang espacées de foulée en foulée et faisant une piste à sa victime. Tout à coup, à un carrefour, on le retrouvait, inquiet de la direction à prendre. De loin, il interrogeait ses compagnons. On échangeait des lazzis et des injures; mais on n'essayait plus d'un temps de galop pour le rejoindre. Les bêtes se refusaient, retour elles aussi de la campagne du colonel Combes, efflanquées, époumonées, poussives, douloureusement pitoyables à l'égal de leurs maîtres, rétives enfin comme si elles avaient deviné qu'en leur demandant pour dernier effort d'enlever ces soldats éclopés on avait surtout voulu les voir mourir réglementairement dans les formes, à

Kayes, sous l'œil d'un vétérinaire et le régulier constat d'un procès-verbal!

\* \* \*

Ils étaient vingt, dont six sous-officiers, un spahi, deux artilleurs et trois *marsouins*, sergents d'infanterie de marine détachés aux Tirailleurs indigènes. Le reste de la caravane comprenait neuf légionnaires, un sapeur télégraphiste du génie, trois canonniers et le matelot. Douze noirs enfin suivaient en trotinant la petite colonne, et sur leur tête rase portaient vivres et bagages...

Tous les matins, vers les huit ou neuf heures, on s'arrêtait dans un village nègre quand il s'en trouvait un, ou, si non, dans les huttes en branchages marquant, au bord des *marigots*, les campements anciens des convois d'artillerie ou du train. Souvent le feu les avait détruites, ces huttes, et, dans le cercle vert-de-gris de la brousse, le camp n'était plus qu'une esplanade blanche et noire, d'où les sabots des chevaux soulevaient une poussière de cendres. Mais le quartier-maître Bonnalec lui-même refusait d'aller plus loin. Et, pendant que les plus infirmes se laissaient tomber, épuisés, sur le sol, les autres se précipitaient vers les flaques d'eau, souvent croupie, survivant dans le lit tari du ruisseau, à l'ombre des palmiers nains.

« Ne buvez pas!... » criait le chef, qui déjà se courbait pour boire.

Et tous lampaient, quelques-uns à même la mare, couchés à plat ventre. Un clapotis s'élevait comme en font les meutes à l'étang après la chasse.

Pour tous, n'était-ce pas le seul bon moment de la journée, cette ardente et brutale descente à l'abreuvoir disputé aux chevaux?... leur seule jouissance, cette eau fade, dont la tiédeur lavait du moins leur langue sèche, la cuisson de leurs lèvres, leurs moustaches grillées et, pour une heure, apaisait leur soif en jetant à leur pauvres corps ses poisons subtils?...

Lorsqu'ils se relevaient hors des feuilles, le soleil leur semblait plus furieux, la plaine plus vibrante. Certains titubaient, comme ivres, et le casque blanc, un instant quitté, écrasait plus lourdement leur crâne.

Cependant, les porteurs ayant construit ou reconstruit les huttes, ils s'y précipitaient, se couchaient vite en attendant le déjeuner que préparait un des noirs : de la viande de conserve, ou bien, s'il leur restait quelque argent et s'ils avaient rencontré un village en route, des poulets étiques ou des œufs. Le repas

VII. 1



fini, arrosé d'eau encore, et auquel beaucoup ne touchaient pas, sans force pour mastiquer leur biscuit, la sieste les prostrait jusqu'à ce que s'abaissât le soleil. A ce moment, leur réveil ramenait les ordinaires querelles.

« Debout ! criait le maréchal des logis Buteau, chef du détachement en sa qualité de plus ancien en grade. Debout !... Nous allons encore *bouffer* quelques kilomètres !... »

De vagues grognements lui répondaient du côté des hommes, des injures du côté des sous-officiers, ses égaux :

« On avait déjà fait cinq lieues le matin !... Bon sang de bon sang ! on n'allait pas plus vite, l'autre mois, avec *Combo*, quand le colonel f...ait la chasse aux *sofas* de Samory ; mais, au moins, y avait des coups de fusil !... Est-ce qu'il voulait les faire crever !... »

Pourtant il n'en démordait point, hélait les noirs, faisait seller les chevaux, ramasser les bagages, tirait lui-même nattes ou couvertures de dessous ses compagnons, qu'il mettait debout en alternant ordres et prières.

« Allons, vieux frère, du courage !... un peu de nerf !... Plus tôt nous serons à Kita, plus tôt tu iras mieux. Au poste, d'abord, il y a un médecin ; et puis nous y aurons du vin, du pain, de la viande fraîche, — du tabac !... On achètera des conserves chez le traitant !... Ce que tu me remercieras quand, après une bonne absinthe à l'eau propre, on te servira un semblant de *frichti* !... »

Pour la fin, il réservait son éternel et plus gros argument :

« Si nous sommes à Kita le 25, nous pourrions prendre à Kayes le convoi de chalands du 5 mai. Entendez-vous, bande de rafalés ?... LE 5 MAI !... Et, pour peu qu'on descende vite le Sénégal, nous serons à temps à Saint-Louis pour prendre le dernier paquebot du mois à Dakar et être en France huit jours après !... Hein ? les enfants : HUIT JOURS !... Au contraire, si nous manquons le convoi du 5, si vous mollassez, il faudra attendre le suivant à l'hôpital de Kayes, y crever de fièvre ou de misère ; et ceux qui en réchapperont ne seront peut-être pas chez eux avant juillet !... Ça ne vous dit donc plus rien, le *patelin* ? »

Galvanisés une fois de plus par cette pensée du retour au pays, ses camarades à la longue se levaient. Et, paterne, Busseau les encourageait encore, les forçait à rire, rédigeait le menu du *gueuleton* qu'à Bordeaux on s'offrirait tous ensemble en débarquant. Grand, mince, sec, le bras droit en pantenne, cassé par une balle, la prunelette jaune, la peau ictérique, maigre horriblement, il n'était jamais abattu, semblait de fer ; et, malgré sa blessure, malgré la fièvre intermittente qui le ravageait, son vouloir ne faiblissait point, une flamme toujours au fond de ses yeux caves.

Dressés à l'obéissance passive, les soldats étaient en selle

déjà, Bonnalec prêt à partir devant en éclaireur, les deux légionnaires mornes, hachant entre eux de l'allemand, tandis que le sapeur et les canonniers, pour la millième fois, invectivaient le « métier » et le Soudan.

« Si seulement on avait du tabac !... »

Busseau, qui faisait l'appel, s'arrêtait tout à coup :

« Allons, Gestel !... »

Gestel, un petit sergent-fourrier de tirailleurs, ne répondait point. Tombé ou descendu de cheval — on ne savait au juste — il s'affalait dans la poussière ; et le maréchal des logis, tour à tour furieux et cordial, n'arrivait pas à le relever.

« Je ne puis plus... je ne puis plus... »

Le *marsouin*, la face exsangue, ses dernières forces abolies, ne répondait rien autre, ne se plaignait pas davantage.

« Eh bien ! bois, mon vieux, bois !... »

Dans la caisse d'un noir, le chef prenait une des six bouteilles de vin qu'on lui avait remises au départ du Niger « pour les plus malades » et remplissait un *quart* d'ordonnance.

« Bois donc, n... de D... ! »

De gré ou de force, Gestel entr'ouvrait ses lèvres blanches, avalait quelques gouttes. Un camarade lui passait une prise de quinine roulée dans une feuille de papier à cigarettes. D'un effort le malade l'absorbait, surmontait un hoquet et achevait la tasse à gorgées lentes. Les neuf légionnaires, une sauvage envie dans leurs yeux de faïence, le regardaient boire, et les autres soldats — et tous. Et quand, parfois, prêt à s'évanouir, il le rejetait, ce vin sans prix, les Allemands haussaient les épaules, et le sapeur gouaillait, presque furieux :

« Si c'est pas dommage !... »

On repartait. Franchissant le *marigot*, la caravane se réenfonçait dans la brousse, à la file indienne, au pas, puis serpentait sur des plateaux d'oxyde de fer, tristement roses, affreusement dénudés, grimpait de maigres faites rocheux, descendait, retrouvait la brousse encore, la brousse toujours, les champs de graminées sèches épars entre des buissons défeuillés et des futaies basses, rôties, sans ombre, noires et nues ainsi que des taillis brûlés par l'hiver. Ça et là, au pied des gommiers et des faux acacias, du sable ou bien des cendres blanchissaient le sol, semblaient être des tapis de neige. Et l'ironie de ce mirage arrachait à beaucoup de nouveaux jurons.

Le soleil, en déclinant, exagérait son flamboiement. Tous inclinaient leur casque du côté du couchant et clignaient des yeux, un drap rouge tendu devant eux dans l'espace. On ne parlait plus. Exhalant la chaleur emmagasinée tout le jour, la terre leur soufflait à la face des bouffées torrides. Leur veste de zouave décollée de leur poitrine et grande ouverte, ils épongeaient leur torse incessamment ; et cette peau blanche de jeunes hommes, sous les mains hâlées, presque de nègres, qui l'essuyaient, ressemblait à de la chair de femme.

Des fois, une harde de sangliers ou de biches-antilopes sur les flancs du convoi rompait le silence et la solitude d'une galopade brusque, s'enfuyait sous des flocons de poussière. Ou bien c'était l'envolée de pintades surprises, l'éclair d'une tache ardoise sur l'implacable bleu du ciel. Seul alors, Gestel, tout à la queue de la colonne, ne levait ou ne détournait point la tête. Cramponné des deux mains à ses fontes pour ne pas rouler, les jambes ballantes, il vacillait sur sa selle, pareil à un mannequin, à un ivrogne, les yeux clos.

La nuit semblant proche, les porteurs confectionnaient des torches avec des bottelettes d'herbe sèche, de longues pailles, qu'ils ficelaient pour les allumer quand, soudaines, sans crépuscule, les ténèbres tombaient à l'Est, mangeant en un clin d'œil la pourpre moribonde attardée à l'autre horizon.

Une vie renaissait alors. Le casque ôté, que la jugulaire retenait à la selle, blessés et malades retrouvaient des paroles, s'égayaient aux incendies que les noirs allumaient en secouant leurs flambeaux dans la brousse. Un sillage de feu semblait courir derrière eux, montait par places en rideau de flammes. Des lianes mortes flambaient autour des rares arbres, et les étoiles au-dessus pâlissaient, avaient l'air de mourir.

Trop vite on s'habitua à ces féeries. Le silence de nouveau revenait et, plus écrasante, la fatigue oubliée un instant. Les chevaux butaient. L'air demeurait tiède. La brousse soufflait une haleine de four mal éteint ; et ils allaient encore, tels des ombres, et on ne les aurait pas entendus si, de temps à autre, ne s'était élevée la toux rauque d'un des porteurs nègres, phthisique.

Enfin, au bout de trois ou quatre lieues, Busseau s'arrêtait. C'était, comme le matin, à un village ou dans un campement ancien. Cases ou huttes d'ailleurs, l'abri était tôt choisi ou réparé. Beaucoup ne mangeaient pas, terrassés par la lassitude, le sommeil ou leur mal, et gardaient leur







pitance pour le premier déjeuner du lendemain. Gestel donnait la sienne au sapeur ou à Bonnalec et s'étendait.

Quand la double étape avait été faite il délirait une partie de la nuit et, réveillés, ses voisins s'impatientsaient en des accès de *soudanite*.

A quatre ou cinq heures du matin, le chef du détachement

secouait de nouveau tout son monde. Les noirs allumaient de nouvelles torches et le voyage recommençait, pareil, à la fraîcheur près tant exquise. Le poitrinaire noir toussait plus fort sa toux déchirante. Quelques blancs grelotaient, les plus fiévreux. Les autres dormaient sur leur cheval, glissaient quelquefois, remontaient, s'endormaient encore. Et, à la seconde halte horaire, le jour éclatait, brusque, comme, brusque, était tombée l'ombre la veille.

« Allons, Gestel !... Allons, mon pauvre vieux !... Allons, sale rosse !... »

Mais un matin vint où ni prières, ni menaces, ni le cordial du vin ne purent remettre debout le petit fourrier, et la halte se prolongea.

« Je ne puis pas !... je ne puis pas !... »

D'abord affectueuses, bientôt impatientes, rageuses ensuite, les exhortations pleuvaient. Busseau, hors de lui, gueulait : « N... de D... ! tu vas nous faire manquer les bateaux ! » et il recommençait son compte, supputait les dates, leurs chances. Le *marsouin* ne répondait plus, l'œil fixe, agitait seulement la main d'un faible geste qui demandait grâce, qui criait : Assez !

« On dirait qu'il cherche un drap à ramener sur lui, fit à mi-voix un canonnier. Il est flambé, pour sûr !... »

Alors tous se retirèrent et les gradés tinrent conseil. On ne pouvait rester là, n'est-ce pas ? Il fallait partir et l'emporter puisqu'il ne pouvait plus tenir à cheval ; mais comment ?... Un seul parti s'offrait : gagner le prochain village, réquisitionner des indigènes. Et cette idée les ralliant tous on revint au malade. Quatre des porteurs, abandonnant leur fardeau habituel qu'un soldat fut chargé de garder, empoignèrent Gestel, le chargèrent tant bien que mal sur leurs épaules, et, derrière eux, le convoi reprit sa marche, un long temps poursuivi par les cris du légionnaire préposé à la surveillance des bagages oubliés, qui recommandait de lui vite renvoyer les nègres et auquel les Allemands répondaient par de gros rires, très amusés de sa faction.

« Ça va, Gestel ? » disaient parfois ses camarades.

Il ne répondait toujours point, agitait seulement une main encore, et l'on alla longtemps ainsi dans la furie de la lumière et de la chaleur à travers l'éternelle brousse.

\*\*\*

Le village ! Enfin, le village !... Bonnalec les hélait de loin, agitait ses bras en télégraphe.

« Personne ! » criait-il. Les hommes d'ici ont fait le camp pour ne plus être pris par l'artillerie comme porteurs. N'y a que des vieilles, des gosses et des *invalides*, qui disent comme ça que les habitants sont à défricher leurs bougans là-bas, dans le *noroud*, vers le fleuve. »

Busseau jura si fort que le malade rouvrit les yeux ; puis, enlevant son carcan, il se jeta dans le village, le fouilla.

Le quartier-maître avait dit vrai. C'était la solitude. Quelques vieilles seulement, des captives, pilaient le miel et le maïs de leur couscous ; trois ou quatre noirs hors d'âge, aveugles ou impotents, sommeillaient au seuil des cases ; une demi-douzaine d'enfants nus comme des vers se faufilaient entre leurs jambes, épiaient, curieux et farouches, les mouvements des *toubabs* ; mais nul homme valide n'apparaissait, ni nulle femme qu'on pût réquisitionner.

Busseau ne jurait plus, son vouloir revenu, une flamme plus vive au fond de ses yeux caves.

« Qu'est-ce qu'on va f...iche ! interrogea Bonnalec.

— Repartir !

— Et lui ?

— On l'installera ici dans une case. De Kita nous l'enverrons prendre... »

Une seconde ils restèrent muets, tous, un froid tombé ; puis, amicaux, fraternels, ils s'empressèrent autour du malade.

« Ce sacré *flemmard* de Gestel !... Tu vas te reposer, ma vieille, et dans trois jours tu nous rattraperas !... »

Les quatre porteurs renvoyés en arrière pour prendre les bagages n'avaient pas disparu que le fourrier était installé dans la meilleure case, ses petites affaires auprès de lui.

« Garde ma natte et ma couverture, disait Busseau... Voici le vin qui nous reste — une bouteille et demie. Voici de la quinine, du papier à cigarettes pour la prendre et deux paquets d'ipéca... Voici ton livret... »

Ensuite on lui apporta sa part de biscuit et la viande d'endaubage, la ration de trois jours. Chacun s'inquiétait.

« As-tu tout ce qu'il te faut, ma pauvre vieille ?... Soigne-toi !... »

Il souriait, déshabitué des paroles douces, béat de se sentir couché à l'ombre, la tête hors du casque, les pieds et le torse nus. Un sergent de tirailleurs, son collègue, lui éventait le front. Il le remercia et lui surprit à l'œil une larme.

« Grosse bête ! » fit-il.

Mais son sourire s'était éteint, et il feignit de dormir pour ne plus voir personne.

\*\*\*

Le légionnaire et les porteurs étaient de retour. On avait mangé, fait la sieste ; le soleil descendait à l'horizon : Busseau commanda le départ. Tous les gradés, avant de remonter à



cheval, entrèrent alors dans la case, serrèrent la main moite de l'abandonné.

« Oui... oui... merci !... Adieu !... » murmura-t-il.

Et ils s'en allèrent, très vite.

Bonnalec ne galopait plus en tête du convoi. Lentement, il marchait entre le maréchal des logis et le sapeur, et, parfois, il se retournait, regardait décroître les toits coniques du village. Les paillottes bientôt disparurent et cette pensée lui échappa :

« C'est tout de même rosse ce que nous faisons !... »

Le maréchal des logis fronça le sourcil.

« Et qu'est-ce que vous auriez fait, vous, le mathurin ?... J'ai mon détachement à conduire... Il est seul et nous sommes dix-neuf !... »

Ils se regardèrent tous trois, les yeux troubles.

« Et puis, laissa tomber, le télégraphiste, seul ou pas, le pauvre bougre a son compte, j'en ai peur. Vaut même mieux qu'il soit dans cette case à se reposer. S'il doit en réchapper, ce sera plutôt là qu'à Kita. On crève ferme à ce poste. Nous en avons enterré trois en décembre en descendant à la colonne. C'est le Ségou de ce côté-ci... »

Ils se turent encore et ils semblaient tout entiers aux tourterelles sautillant devant eux ou aux perdrix qui se levaient sous les gommiers à leur approche. Mais, tout à coup, Bonnalec s'arrêtant les arrêta.

« N... de D... ! j'ai encore là dans mes fontes un demi-paquet de tabac, mon restant, que j'avais caché... Partagé, n'y aurait pas une cigarette pour chacun... Faut que je le lui porte !... »

Et, ce disant, il tourna bride, piqua sa bête, s'en fut au triple galop.

Quand il dévala dans le village entre les cases rondes, de loin il aperçut le petit fourrier couché devant la porte. Il s'était traîné là, et son œil fixe, obstiné, guettait la route par où s'en était allé le convoi. Le quartier-maître n'osa pas descendre.

« Tiens, vieux frère !... » bégaya-t-il en lui jetant le tabac.

Il voulut parler encore, mais les mots se refusèrent, sortirent en breton. Gestel alors releva la tête et murmura :

« Kénavo !... »

A ce merci du pays natal, le marin sentit un frisson glacer son échine. Un *pays* ? C'était un *pays* !... Mais le fourrier secouait la tête :

« Non... non, chuchotait-il dans un souffle, mais j'ai été en garnison à Brest... »

De la main il renvoyait le visiteur :

« Adieu !... adieu !... »

Et, sans piqûres d'épingle, le cheval remporta le quartier-maître cramponné à la cinquième rêne et sanglotant dans les crins.

Toute la nuit, toute la matinée suivante, Gestel délira.

Il trottait en rêve dans la brousse, arrivait à Kita, refaisait des étapes connues : Badumbé, les bords du Backoï, Dioubéba, le Decauville, Bafoulabé, le train primitif menant à Kayes. Puis, c'était la descente du Sénégal, de longs jours en chaland, la quarantaine à Matam, l'eau jaune, luisante, les berges inhospitalières, Saint-Louis enfin, un autre train, Dakar, le paquebot et Bordeaux, et Paris. — maman !...

Lorsqu'il s'éveilla le soleil arda dans l'embrasure de la porte. Des cigales au loin stridaient. Il ne se reconnut point, se souleva ; mais deux bras le retinrent couché, et, réhabités au grand

jour, ses yeux distinguèrent à son chevet une vieille négresse accroupie. Maternelle, elle le maintenait, le grondait en sa langue barbare. Il ne résista plus, sa mémoire reprise. Alors, dans unealebasse, elle puisa de l'eau, lui aspergea le front, lui tendit ensuite laalebasse même. Et elle parlait toujours sans qu'il comprit. Il but. L'eau était presque fraîche, limpide. A présent la vieille lui présentait du biscuit, des œufs. Il fit non de la tête. Elle le laissa seul.

Les heures coulèrent. La nuit tomba, molle et bleue. La négresse revint, toujours bavarde et caressante. Il but encore. Puis le village s'endormit ; une hyène ricana dans les lointains ; et la fièvre le reprit, et le délire : on l'avait enterré, et, dans son cauchemar, c'était lui pourtant qui entassait de grosses pierres sur sa propre tombe pour écarter l'hyène du cadavre. Une horreur l'étrei-

gnit, une épouvante le souleva ; et, tendant les bras dans la nuit, il hurla d'angoisse.

L'aube reparut, l'inexorable incendie, la tenace chaleur, et l'ombre en suite, et le jour encore. Il ne distinguait plus sa veille d'avec son délire, et il n'avait plus l'air de souffrir, en une ivresse tranquille. Penchée sur lui, la négresse le contemplait de ses bons yeux attendris, s'empressait à mouiller ses tempes, ses lèvres, sa poitrine. A travers un brouillard il la regardait, lui parlait, l'écoutait sans l'entendre, lui répondait encore quand elle était partie, et il lui racontait des histoires très longues, très douces.

Le troisième jour, au soir, comme elle s'éloignait, il la retint, se blottit contre sa vieille poitrine, et peut-être comprit-elle le dernier balbutiement de ses lèvres, car elle demeura :

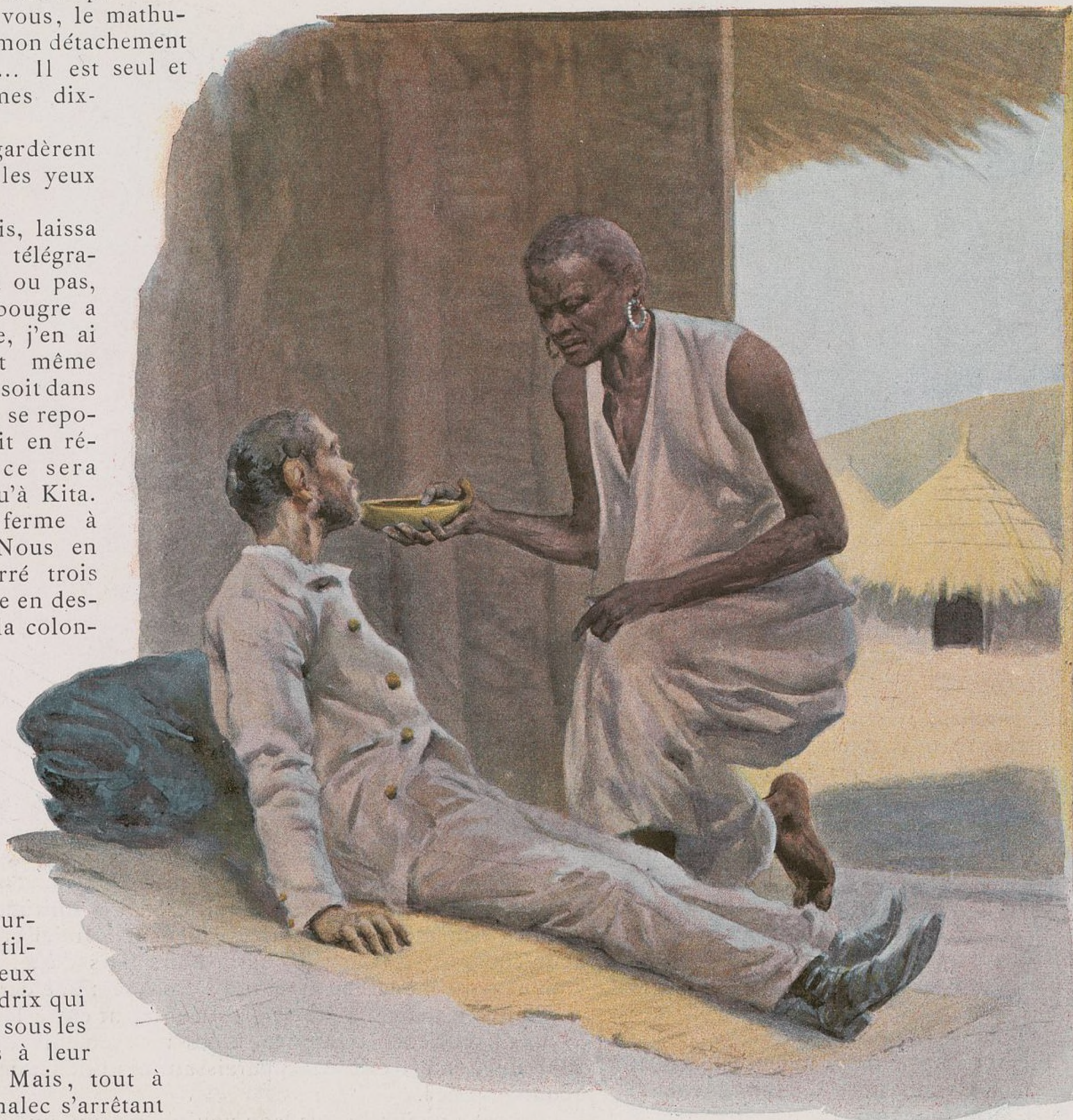
« Maman... maman... »

Après il ne bougea plus. Le coma noya sa pensée, vernit ses prunelles tendres. Son front et ses pieds se glacèrent, et, dans la nuit, les chiens hurlèrent.

Le matin, quand les porteurs arrivèrent de Kita, leur brancard sur la tête, le petit fourrier dormait le grand somme. La vieille négresse chassait les mouches de la figure du *toubab* en l'éventant avec son livret.

PAUL BONNETAIN.

(Illustrations de Alfred Paris.)





# Mil huit cent quatre-vingt-quatorze



## REVUE DOCUMENTAIRE

PAR XANROF & F. BAC

Monsieur le directeur,  
Nous renonçons, à notre grand regret, à écrire et à dessiner la Revue de fin d'année que nous vous avions promise pour le Figaro illustré.

Je me réjouissais pourtant à l'idée que M. Bac illustrerait de dessins au trait ceux (les traits) dont j'émaillerais mon texte. Mais une difficulté imprévue s'est présentée : M. Bac n'a des idées qu'avant midi ; moi, — qui suis noctambule extra-lucide, — je n'en ai qu'après dix heures du soir ! Aussi n'avons-nous jamais pu arriver à nous mettre à l'unisson.

D'autre part, il faut avouer que l'année qui vient de s'écouler n'a pas été féconde en prétextes à scènes de Revue. 1894 est nu comme un ver (vert comme un U, diraient les symbolistes.)

Les seuls événements un peu marquants qui s'y soient passés sont tels que nous ne pouvions les traiter sans faire couler les précieuses larmes de vos lecteurs : — ainsi l'histoire de Footit ou le clown prodigue, qui nous est enfin revenu, mais après tant de malheurs... oh, combien ! — ou sans faire monter aux joues de vos lectrices le rose surfin de la pudeur offensée : — ainsi la révélation de l'étrange éducation que l'on donne dans un établissement des environs de Paris aux petits orphelins.

Donc, nous ne trouvions rien, quand nous avons eu une idée qui d'abord semble géniale : celle d'interviewer le public. Un plébiscite nous fournirait les idées et nous n'aurions plus qu'à les coudre du fil blanc de notre malice naturelle pour avoir l'air énormément spirituel.

Nous avons donc inséré à la quatrième page des journaux les plus répandus l'annonce suivante :

**TOUTE PERSONNE** qui aurait trouvé quelques idées de  
**REVUE** pour l'année 1894 est priée de les en-  
**BONNE** voyer à deux auteurs dans l'embarras récompense. — Ecrire aux initiales  
B. A. C., poste restante, b<sup>me</sup> 95

Et nous avons attendu avec confiance...

Eh bien, nous n'avons obtenu aucun résultat appréciable, et, comme preuves, nous vous envoyons la collection des réponses que nous avons reçues, avec les dessins qui les accompagnaient et dont quelques-uns sont drôles, quoi qu'en dise M. Bac.

Peut-être le tout vous amusera-t-il comme document.

Voici la première lettre : elle n'était pas, vous allez le voir, faite pour nous encourager :

Des revues, des pièces de théâtre, j'en ficherai ! — N'en faut plus, — et vive la sociale ! Pourquoi que vous voulez parler sur le théâtre et que les autres, ils vous écouteraient dans la salle ? C'est-il de l'égalité, ça ? Ya d'égalité que dans nos réunions : tout le monde parle à la fois et personne n'écoute.

D'ailleurs, y a rien qui soit plus contraire à l'égalité que le théâtre ! — On a bien annoncé dernièrement la fondation d'un théâtre socialiste ; mais, moi qui suis un pur, j'ai réfléchi sur la question et voilà ce que j'ai trouvé :

D'abord, les salles de spectacles qui existent maintenant, elles sont pas égalitaires ! — Y a des gens qu'est sur les côtés, tandis qu'y en a d'autres qu'est de face : faut supprimer les côtés !

Et les gens qu'est au balcon, et aux galeries, et au paradis ! — C'est-y d'égalité, ça ? — Personne doit être plus haut qu'les autres : tout l'monde à l'orchestre !

Et puis encore, pourquoi qu'y a des rangs qu'est devant les

autres ? — C'est-y d'égalité ? — Il ne faut plus qu'un rang !

Et dans ce rang-là, pourquoi qu'y en a qui seraient à gauche et d'autres à droite ; c'est-y d'égalité, ça ? — Non ? — Eh bien, il ne faut plus qu'une place, celle du milieu !

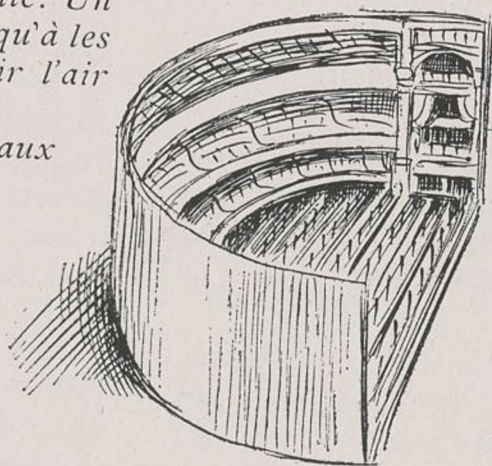
Et cette place du milieu, celui qui y serait, est-ce que ça serait pas le dernier des derniers de se goberger tout seul dans le théâtre, tandis qu'nous autres, pauvres diables, nous regarderions la lune ? — Faut lui supprimer sa place !

V'là pour la salle !... Mais c'est rien à côté de la scène !

Comment ! y en a qui jouent tout le temps les premiers rôles, qu'ont tous les beaux costumes, tout le talent, tous les bravos, tous les appointements, — et y a de pauvres diables qu'est figurants, machinistes, souffleurs ! Ah non !

— Plus de premiers rôles ! — Plus de seconds non plus, parce qu'alors ils deviendraient les premiers !

Et les figurants, pourquoi qu'ils seraient en scène, tandis que les



machinistes seraient dans la coulisse ? — Et le souffleur qui voit tout sans rien payer, et qu'a une petite boîte pour jamais recevoir de petits bancs... Oui, pourquoi qu'il ne reçoit jamais de petits bancs ? C'est pas d'égalité, ça ! — Plus de souffleur !

Plus rien ! — V'là ma façon de comprendre le théâtre socialiste ! — Si le public s'ennuie, il ira voir la séance du conseil municipal ! Et voilà !

*Chichi et la Bombe*

Inutile de dire que cette missive n'était pas affranchie.

Nous avons reçu, heureusement, des lettres plus encourageantes, car à côté des énergumènes qui ont décrété la mort du théâtre, il en est d'autres — des créés — dont l'ambition est d'y entrer à tout prix, comme le prouve la lettre suivante :

Ce n'est pas une idée de Revue que je vous offre, c'est mieux que cela : une artiste laissant bien loin d'elle Sarah Bernhardt et Liane de Pougy, et qui consent à jouer la commère dans votre œuvre. — Cette artiste c'est moi, Marie Crété.

Mais, me direz-vous, quand on a du génie, comme toi, comment n'arrive-t-on pas à percer autre chose que ses bas ? —





ILLUSTRE

Je dis *schoking*, — mais c'est un grosse frime,  
Car mes dessous, ils sont mon grand moyen.  
Levez le jambe : on passe sur la rime,  
Montrez le reste : on demande plus rien !  
(Parlé.) *Very well!*

Je souis, — oh yes ! — le gai chanson française,  
L'enfant chéri du vieux esprit gaulois ;  
Par mon refrain le douleur il s'apaise,  
Et le gaité se réveille à mon voix.  
(Parlé.) *Very well!*

Gigue.

Pour ne pas désobliger  
son auteur, je ne jugerai pas  
ce Rondeau-omnibus, son seul  
mérite eût été de servir de  
prétexte à parler de leur  
Compagnie et des misères  
qu'elle fait aux voyageurs,  
ainsi que nous l'écrivit une  
parisienne :

Enfin, Monsieur, c'est une  
Revue par correspondance  
que vous faites, n'est-ce pas ?  
Eh bien, il faut la faire sur  
celle des omnibus ! — En  
voilà une qui ferait une jolie  
commère, car elle nous mène  
bien plus loin qu'on ne vou-  
drait aller.

Ainsi, moi, pour avoir voulu me  
rendre de chez moi au Louvre, avec  
une correspondance, savez-vous où ça  
m'a conduite ? — Au Palais de Jus-  
tice, chambres correctionnelles !

Pourquoi ? — Tout simplement  
parce que, avant de monter dans la  
seconde voiture, j'ai fait trois mal-  
heureuses petites courses, — des cour-  
ses urgentes, monsieur !

D'abord, je suis allée chez mon professeur de piano, un char-  
mant garçon. — C'est le jour de ma leçon, et il valait mieux,  
n'est-ce pas, en profiter, que de rester à me geler sur le trottoir  
en attendant l'omnibus où il n'y a jamais de place.

Ensuite, je suis allée prendre un bain. — On ne peut  
pour pas me faire un crime d'être propre, voyons ? Je suis  
très délicate. C'est même pour ça qu'il m'est odieux d'attendre  
dans les bureaux d'omnibus, où cela sent le chien mouillé.

Enfin, je suis allée chez un peintre qui fait mon portrait, un  
garçon charmant. Ça n'était pas le jour de ma séance, mais  
j'aimais mieux passer quelques instants avec lui que de me pro-  
mener sur le trottoir ; surtout qu'il y a toujours aux stations des  
gens d'une impertinence !...

Eh bien ! croiriez-vous que lorsque je suis revenue prendre  
l'omnibus, avec ma correspondance, que j'avais payée, monsieur !  
on m'a dit qu'elle ne valait plus rien ! Pour quatre ou cinq heures  
de retard, je vous demande un peu ! — Je me suis révoltée, j'ai  
traité les contrôleurs comme ils le méritaient ; un agent a voulu  
s'en mêler, je crois que je l'ai giflé.

Enfin, je suis passée en correctionnelle avec mon mari, qui  
faisait une tête ! Et les juges  
m'ont condamnée à une  
amende ! J'espère bien que  
vous allez me venger de cette  
horreur de Compagnie des  
omnibus !

Une Parisienne



Ah ! répondrai-je, c'est la haine de M. Amb. T. (il m'est interdit  
par la police de le désigner autrement que par ses initiales), c'est  
sa haine et la jalousie des artistes qui me poursuivent et empê-  
chent les directeurs de m'engager.

Et cette persécution a commencé dès mon enfance, car je fais  
du théâtre depuis l'âge de trois ans, — et même moins.

Quand je me présentai au Conservatoire, Amb. T. présidait  
le jury ; après m'avoir entendue, il m'a conseillé de me faire repa-  
seuse pour satisfaire sans danger mon goût pour les planches.

Je me suis dit : Ah ! c'est comme ça ? — Et je suis allée me  
faire entendre dans un rôle tragique à la Comédie-Française :  
le comité a été épaté (j'ose le dire) ; et, après avoir délibéré, il  
m'a offert une place de buraliste au guichet des billets.

Je reconnais que c'est la haine d'Amb. T. qui me poursuit ;  
j'apprends une comédie et je me présente au Vaudeville : on me  
refuse ! aux Bouffes-du-Nord, on m'éconduit ! A Montparnasse,  
on m'envoie à l'asile de nuit !

Je veux en appeler au peuple ; je fais un manifeste : on refuse  
de l'imprimer ! — Je l'imprime moi-même : on refuse de le  
coller ! — Je le colle moi-même : un agent me suit et décolle cha-  
que exemplaire à mesure ; c'était fatigant, cher et pas pratique.

Je ne savais plus quoi tenter quand votre annonce m'est  
tombée sous les yeux et je me suis dit : Voilà où le public me  
verra enfin : dans les Revues de fin d'année. Aussi, que le rôle  
soit tragique, comique, acrobatique ou en musique, je l'accepte.  
Et même, si c'est une Revue de cirque, ne vous gênez pas, je  
monte très bien à cheval. Demandez plutôt à l'Elysée ! — Faites-  
moi débiter, vous verrez quel succès et IL sera joliment embêté !

Marie Crête.

Mais il ne s'agissait pas d'une Revue qui dût être jouée sur  
un théâtre, et ce qu'il nous fallait, c'étaient des scènes, et non des  
acteurs. Un correspondant mieux avisé nous a envoyé l'inévitable  
Rondeau par lequel doit commencer toute Revue qui se respecte.

Chanté par une jolie personne qui aurait la voix fausse, mais  
les épaules authentiques, et qui l'accompagnerait du geste blanc  
des bras et du trémoussement noir des jambes, le tout enveloppé,  
comme il convient, de la robe de gaze des chanteuses anglaises,  
ce rondeau aurait peut-être du succès, encore qu'il ait la male-  
chance de se chanter sur l'odieux air de la Corde sensible.

#### RONDEAU DE LA CHANSON FRANÇAISE

Je souis, — oh yes ! — le gai chanson française,  
L'enfant chéri du vieux esprit gaulois ;  
Par mon refrain le douleur il s'apaise,  
Et le gaité se réveille à mon voix.  
(Parlé.) *Very well!*

Au mode anglais, je me souis aussi mise :  
Je bois du stout et mange du pudding ;  
De mots anglais je masque ma bêtise,  
All right, Tararaboom, ou Lingaling !  
(Parlé.) *Very well!*

Pour l'humour je lâché l'humour légère,  
Le trait railleur qu'on décoche en riant ;  
Car puisque « ils n'en ont pas en Angleterre, »  
Le Français n'en doit plus être friand.  
(Parlé.) *Very well!*





Tout en nous apitoyant sur les malheurs de notre correspondante, il nous a semblé impossible d'entrer dans des querelles particulières. Il est vraiment étrange de voir ce que le public s'imagine que l'on peut mettre dans une Revue, et comme des faits insignifiants semblent au premier venu devoir intéresser l'humanité tout entière, du moment qu'ils le concernent. —

Voici par exemple une lettre où l'on nous demandait une réhabilitation publique :

Croyez-vous pas que le rôle d'une Revue bien faite est de signaler les injustices et de venger les innocents calomniés ? Eh bien, moi, j'ai été victime, cette année, d'un mauvais

bruit qui a presque ruiné ma réputation.

On a dit que j'étais mauvaise, dangereuse, voire empoisonnée, moi, la langouste ? — Mais c'est une infamie, monsieur, un odieux mensonge que font courir les huîtres pour que l'on me supprime à leur profit mes entrées chez les bourgeois.

Et pourtant, si vous saviez tout le mal que j'avais eu pour me faire accepter dans les diners honnêtes, avec la vilaine famille que j'ai ! — Vous avez sûrement entendu parler de la vie honteuse de mes petites cousines, les Ecrevisses : des gamines hautes comme ma patte qui, au lieu d'être bien sages, font l'école buissonnière dans les restaurants de nuit ! C'est honteux !

Notre pauvre oncle, le homard, — qui est Cardinal des mers, comme vous savez, — en est tout marri ; d'autant que les mauvaises langues qui savent que les écrevisses sont de sa famille, les appellent, pour le faire enrager, les petites Cardinal...

Moi, j'étais sa consolation, et voilà qu'une odieuse calomnie... Vengez-moi, et faites votre Revue sur mes malheurs...

*Carmina Langouste*  
aux Halles Centrales

Non, mais nous voyez-vous blanchir toutes les réputations avariées... Nous en aurons de l'ouvrage ! — Eh bien ! d'autres correspondants sont allés plus loin encore : ils n'ont pas hésité à nous proposer de faire pour eux de véritables réclames, sans se donner même la peine de déguiser le but commercial qu'ils poursuivent. — Mais ils se trompaient sur notre compte : nous nous abreuons aux sources pures de l'art et ne voulons mêler rien, fût-ce un seul pot-de-vin, à leur sublime eau claire. Arrière donc, tentateurs.

Qui vous rend si harding de troubler ce breuvage ?

Voici une de ces lettres :

#### A LA DÉBUTANTE

Primeurs à prix réduits

SPÉCIALITÉ DE

Lapins, Morues et Haricots

M

Le début sensationnel d'un artiste, que tout le monde connaissait déjà pourtant, et la façon toute espagnole dont le public lui a prodigué à son entrée en scène des témoignages matériels de son admiration, en lui lançant des pigeons, des lapins, des haricots, de la morue, etc., etc., au lieu de fleurs banales & traditionnelles nous a suggéré une idée qui ne peut qu'être favorablement accueillie, croyons-nous, par les gourmets.

Moyennant une légère redevance à la direction des théâtres où ont lieu les débuts des artistes susceptibles de recevoir des dons en nature, nous nous sommes assurés le droit exclusif de la vente des marchandises provenant de ces petites cérémonies. (Voir l'exposition publique sur la scène les soirs de début).

Nous sommes donc en mesure d'offrir à notre clientèle, à des prix excessivement modérés, des primeurs & des occasions de choix. Votre traité ne comprend d'ailleurs que les théâtres de premier ordre & nos acheteurs n'ont pas à craindre de nous voir leur livrer des pommes cuites du théâtre des Batignolles ou des oranges des Bouffes-du-Nord. Tous nos produits sont garantis originaires de scènes subventionnées ou des théâtres des boulevards.

Nous serions donc très heureux de vous voir annoncer, par une scène de votre Poëme, l'ouverture de notre maison ; & pour que vous puissiez parler en connaissance de cause de la supériorité de nos produits, nous nous ferons un plaisir de vous adresser, à première réquisition, un lapin, une limande & des navets, provenant du plus récent début.

Maison B.

(Le nom a été supprimé par la direction du Figaro illustré.)

Il serait peut-être bon cependant d'avertir le public de la teneur de cette lettre ; les gens croient sans doute assurer la vie d'artistes sympathiques en leur envoyant pour leurs vieux jours des boîtes de conserves ou de quoi faire d'innombrables compotes



de pommes cuites. Dénoncer le trafic qui s'est établi pour exploiter ces dons en nature, c'est faire cesser la transformation de nos scènes françaises en carreau des Halles, déjà préparée par l'introduction du vocabulaire spécial à cet endroit.

Il est vrai que l'on nous assure que la Préfecture de police doit faire placarder incessamment, dans les théâtres et concerts, un avis que nous avons déjà lu au Jardin des Plantes : « IL EST INTERDIT DE JETER A MANGER AUX ARTISTES. »

Mais les défenses de la Préfecture de police sont rarement respectées. — Voir celles de cette année :

DÉFENSE DE LANCER DES POSTILLONS DANS LES OMNIBUS, LEUR PLACE ÉTANT TOUTE INDIQUÉE A L'EXTÉRIEUR.

PRIÈRE DE NE PAS JETER DE BOMBES DANS LES CAFÉS, etc., etc...

Vous n'avez qu'à lire, à propos de cette dernière, le mot que nous envoie un paisible habitué du Café Foyot :

Je puis vous signaler pour votre Revue ce qui m'a le plus frappé cette année : c'est la bombe qui a fait explosion chez Foyot, le soir où j'y dinai. Dites bien que j'ai pardonné à cet anarchiste inconnu, encore qu'il m'ait un peu endommagé la figure... Mais qu'importe la disparition de quelques vagues particularités, pourvu que le reste soit beau.

*Laurent Tailhade*

Les cafés auraient naturellement supporté la conséquence de petits accidents comme celui-là ; aussi ont-ils cru devoir se déguiser en brasseries et les avons-nous vus successivement tous changer de titre, de couleur, de devanture, de consommations !

Cela n'a pas été sans émouvoir leurs habitués, et l'un d'eux nous demande de blâmer cette réforme qui trouble ses manies :

La disparition de nos vieux cafés célèbres ne vous inspire-t-elle rien ? Les laisserez-vous partir sans un adieu, ces vieux et coquets établissements, clairs et jolis avec leurs salles blanc et or, aux ornements discrets et leurs habitués célèbres, qui illustraient le marbre des tables de croquis ou de signatures. N'est-ce pas un peu de l'esprit français qui s'en va avec eux ?

Ils furent le berceau de bien des chefs-d'œuvre dont l'idée première était éclosée dans ces longues causeries entre artistes, que rien ne venait troubler. Car c'étaient des établissements de bonne compagnie : l'on n'y criait pas, on y causait ; l'on n'y mangeait pas, on y dinait !

Dîner, — un art qui s'en va avec eux, comme celui de causer : qui rendra aux vieux habitués des cafés le chef qui soignait leur côtelette, assaisonnait juste les sauces, inventait des câlineries culinaires et leur évitait la gastralgie tout en sachant réveiller l'estomac fatigué...

Et le sommelier qui vous parlait de ses vins comme d'une famille illustre, et qui ne servait les fameux qu'aux connaisseurs ; le sommelier, qui connaissait tous les grands hommes habitués du café et savait stimuler leur génie en choisissant pour celui-ci le bourgogne velouté qui donne les idées chaudes ; pour celui-là le chablis sec, qui réveille l'inspiration fouguese et toute de





nerfs; pour cet autre le bordeaux réconfortant et vivifiant, dont la fumée monte au cerveau comme un sang frais et nouveau.

Quel était leur crime à ces vieux cafés? D'être chers! D'élever contre l'encanailllement le dernier rempart qui reste aux délicats.

Et qui les remplace, hélas! — La brasserie égalitaire, obscure, enfumée, où l'on mange de la choucroute faite au tas, et où l'on boit de la bière allemande! Ah! pouah!

De son côté, un partisan de la réforme démocratique des cafés en brasseries, nous enjoint de la glorifier :

L'événement de l'année, Monsieur, mais c'est l'importance qu'a prise la Brasserie.

Ne me parlez pas des anciens cafés, froids et tristes, où des millionnaires seuls pouvaient diner, où la tenue était de rigueur et où l'intrus qui s'y égarait était reçu comme un égoutier dans le conseil des ministres...

La Brasserie, à la bonne heure! — J'y viens dans la tenue qui me plaît; je n'y paye pas ma côtelette vingt francs et un perdreau cinq louis; — je dine, sans supplément, dans un cadre luxueux et réjouissant. — Ce ne sont que vitraux aux couleurs gaies, faïences claires et luisantes, boiseries cirées aux filets d'or, avec,

dans les coins, les petites fleurs éblouissantes des lampes électriques. — Je vis là dans un milieu féérique, panaché de *xvii<sup>e</sup>* et de *xx<sup>e</sup>* siècle.

Si je suis seul à diner, le mouvement incessant des clients m'amène sûrement un ami ou un voisin intéressant. —

« Diversité! » c'est la devise de la Brasserie : à gauche de ma table, dine une artiste que j'ai applaudie la veille; à droite, un ancien ministre; en face, mon bottier! — C'est l'imprévu; on y rencontre des amis que l'on n'a pas vus depuis vingt ans, l'homme à qui l'on allait écrire et l'on trouve, — toujours sans supplément, — l'occasion d'une affaire, les nouvelles du jour et les potins de la nuit!

Fi des vieux cafés, que d'aucuns pleurent, cercles fermés où quelques-uns étaient rois; à la Brasserie, c'est *Tout-Paris* qui règne, le vrai *Tout-Paris*, le grand artiste et le gros commerçant, l'homme de lettres et l'homme de chiffres, le plaisir et les affaires...

Enregistrez donc le triomphe de la Brasserie qui s'élève sur les ruines des vieux cafés, et grâce à qui les petits bourgeois peuvent enfin dire : « Maintenant c'est nous qui dine au Café Riche! »



*Manillon*  
*Commissaire*

Comme nous ne savions pour qui prendre parti, nous avons résolu de mettre d'accord le consommateur tant mieux et le consommateur tant pis, en ne soulevant point cette question de la pompe à bière, — d'autant qu'il n'y avait plus de raison, si nous l'eussions fait, pour ne point parler de celle à incendie, comme nous y invite un brave, mais naïf pompier :

Ah là là, des idées de Revue, mais si vous seriez pompier, que ça vous jaillirait à trente-six litres à la seconde, comme l'eau de la pompe à vapeur!

Tenez, Monsieur, quand ça ne serait que de montrer comment que ça va se passer si on nous donne une musique, à nous autres, pompiers; croyez-vous que ça ne serait pas drôle dessus un théâtre? Et que je m'y connais, allez, que j'ai tété zassez souvent de service dedans les endroits subséquents.

Figurez-vous que la Seine, elle représente quelque chose de rigolo : une incendie, par exemple, avec une mère et ses quatre zenfants, de pauvres poulets qui vont être rôtis comme des canetons...

La mère, qui n'a jamais été pompier, elle est affolée, naturellement, elle s'arrache les cheveux

sans même songer à les tresser pour en faire une échelle; quante aux petiots, ils crient comme une nichée qui demande la becquée.

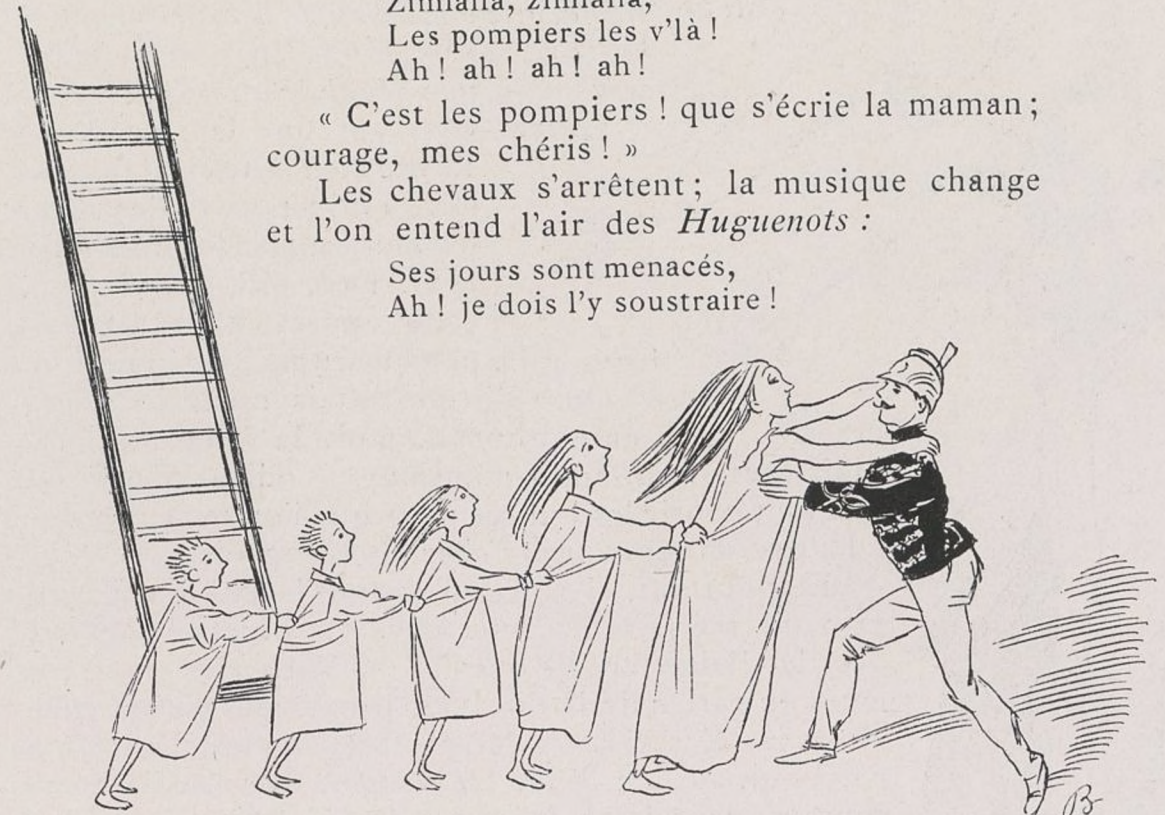
Tout à coup, on entend une musique suave et légère qui se rapproche au trot des chevaux :

Zimlaïla, zimlaïla,  
Les beaux militaires,  
Zimlaïla, zimlaïla,  
Les pompiers les v'là!  
Ah! ah! ah! ah!

« C'est les pompiers! que s'écrie la maman; courage, mes chéris! »

Les chevaux s'arrêtent; la musique change et l'on entend l'air des *Huguenots* :

Ses jours sont menacés,  
Ah! je dois l'y soustraire!



même, entre parenthèses, que c'est une bien belle pensée qu'a eue là le nommé Scribe, et qu'un pompier il n'aurait pas mieux écrit ça!

« Voilà qu'ils montent à l'échelle de secours! » que s'écrie la maman en regardant par la fenêtre, et elle s'évanouit. Cependant, on voit arriver les jets de pompe, qui sont lancés en cadence.

Un lieutenant paraît. Il bat la mesure avec son sabre, pendant que la musique entame l'air :

Viens avec moi pour fêter le printemps...

pour distraire la jeune mère de ses tristes pensées. — Le lieutenant la prend par la taille et l'entraîne, en valsant, jusqu'à l'échelle...

Mais, au moment de descendre : « Mes enfants! » que crie la jeune mère en revenant à elle, « j'ai laissé mes enfants sur le feu! »

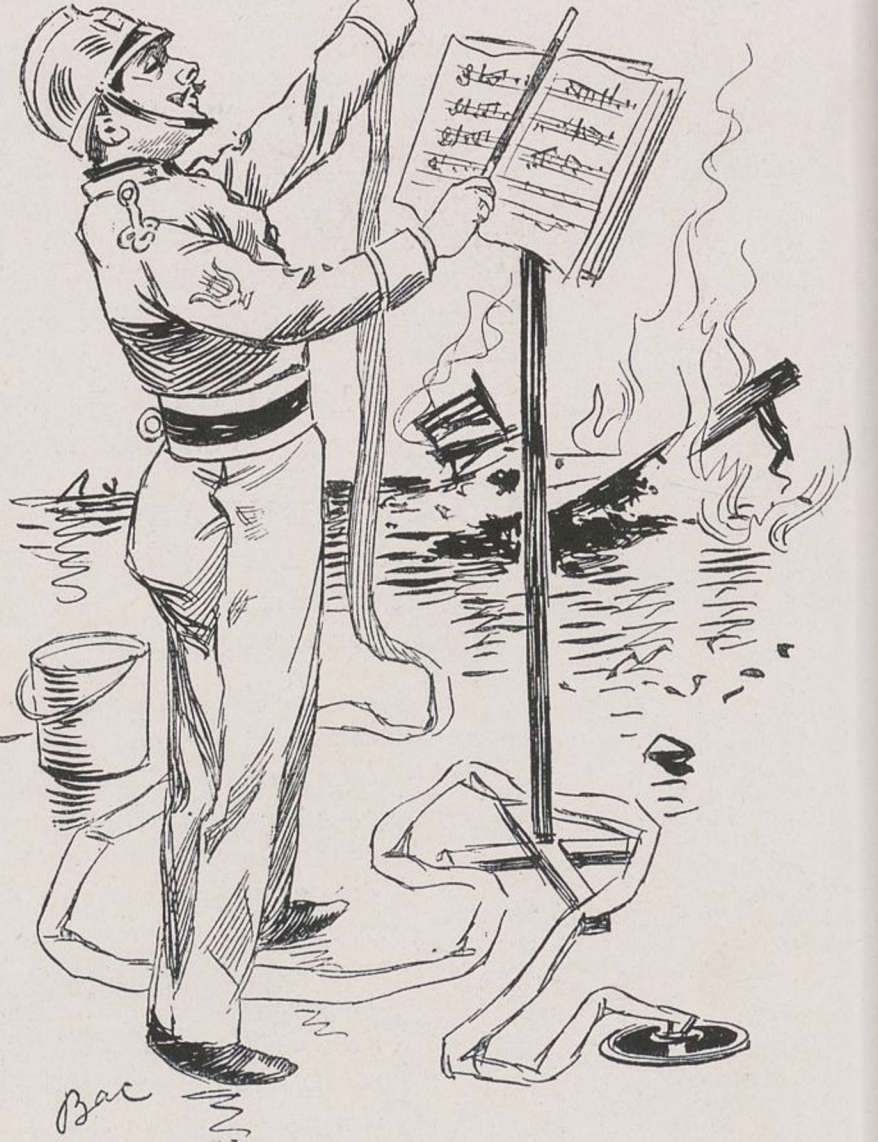
— Soyez tranquille, » que répond un sergent qui est entré avec le lieutenant et descend derrière elle, « c'est moi qu'ai la collection »; et il montre ses poches, où il a entassé les quatre-z-enfants.

Alors, la jeune mère, qui n'a plus rien à faire, se révanouit dans les bras du lieutenant; et ça finit par un mariage sur l'air :

Gai, gai, marions-nous.

Croyez-vous que ça ferait pas une jolie Revue, ça?

*Ossedat Yves*  
*Pompier*



Le pompier Ossedat (Yves) a eu certainement une bonne intention, mais son idée n'est pas « Théâtre », comme dirait M. Sarcey.

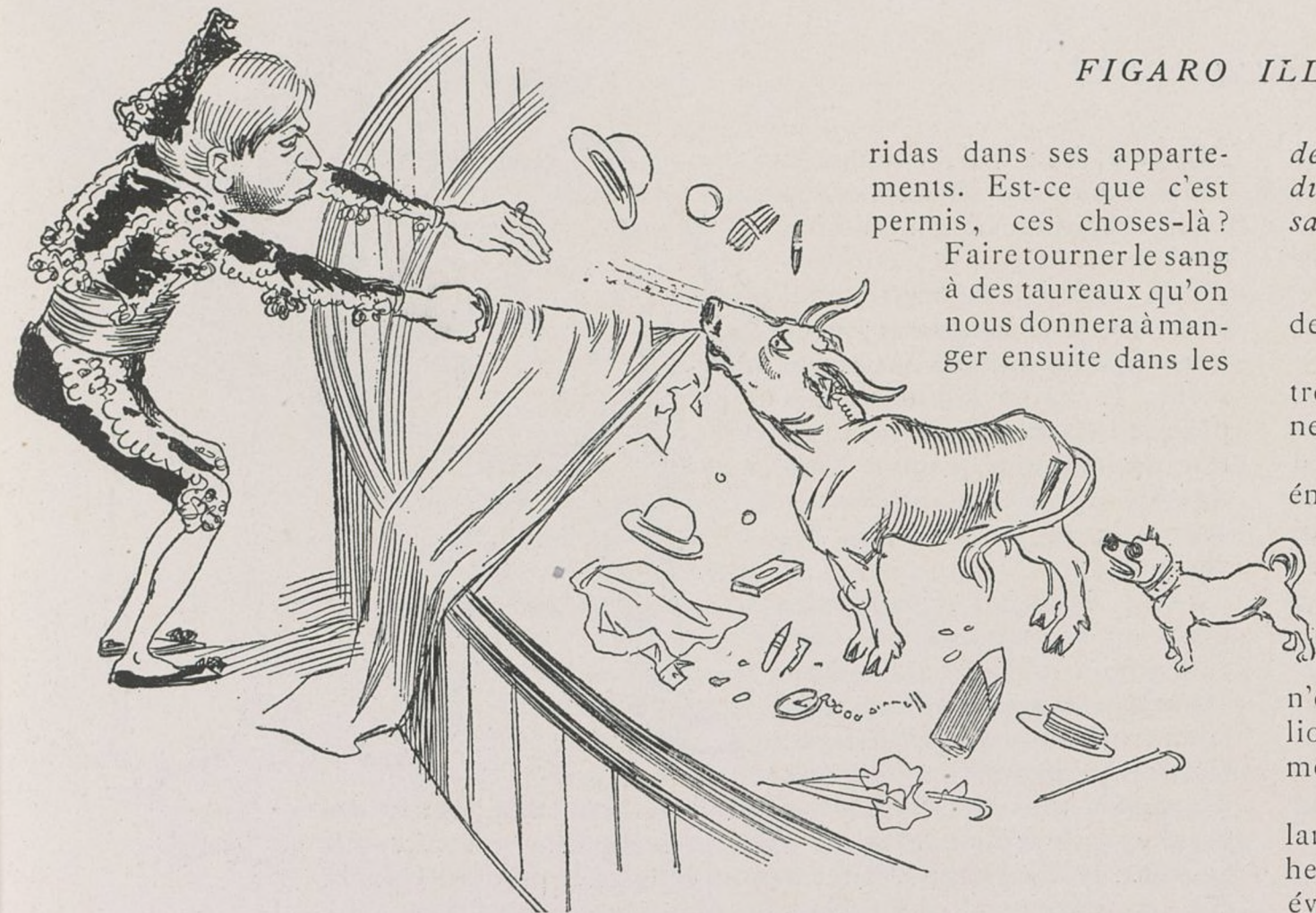
D'ailleurs, il ne nous donne pas de renseignements sur ce que sera cette musique des pompiers. — Se composera-t-elle d'instruments à vent qui puissent servir au besoin à éteindre les petits incendies rien qu'en soufflant dessus? ou d'instruments à cordes, celles-ci pouvant être utilisées dans les sauvetages? En un mot, quel genre de musique remplacera, à la tête des pompiers, le bruit légendaire de leur corne?

Mais, — à propos de corne, — voici la lettre que l'on nous adresse sur les courses de taureaux :

J'espère bien que vous allez dire son fait, dans votre Revue, à Max, le petit Si cruel, qui organise pour son plaisir des cor-







ridas dans ses appartements. Est-ce que c'est permis, ces choses-là? Faire tourner le sang à des taureaux qu'on nous donnera à manger ensuite dans les

des environs de Paris, qui tenait une spécialité bien connue pour duels. — Aujourd'hui, les rencontres à l'épée et à la fourchette ne savent plus où se produire.

Lisez plutôt :

Vous demandez une idée de Revue? Permettez à une bête de vous en donner une.

Vous savez, Monsieur, que deux maîtres d'armes étrangers ont trouvé très spirituel de se battre dans la cage de pauvres lions qui ne leur avaient rien fait.

Le fait n'aurait peut-être pas eu en France un retentissement énorme, si la suppression d'un établissement d'utilité publique, — la fermeture de ce marchand de vins de l'île de la Grande-Jatte, qui louait à ses clients

... Un endroit écarté

Où d'être homme d'honneur on eût la liberté,

n'était venue, malheureusement pour nous — (j'ai l'honneur d'être lion forain) — faire de ce petit événement de l'année 1894, une mode en matière de duel.

Depuis ce jour, Monsieur, il n'y a pas de semaine où deux landaus ne s'arrêtent à la porte de la ménagerie, vers les cinq heures du matin. On nous éveille, — (comme c'est gai d'être éveillé à cette heure-là, pour des artistes dont les représentations finissent fort tard le soir); on entre dans notre cage, — (comme c'est discret, quand ma lionne n'a pas encore eu le temps de faire sa toilette); et là, pan, pan, clac, paf! voilà deux bonshommes qui se mettent à ferrailler en veux-tu, en voilà!

D'abord, on n'avait à faire qu'à des professionnels, ça allait encore. — Nous nous amusions à juger les coups, nous faisons

boucheries comme de paisibles bœufs tués en bonne santé.

D'abord, qu'est-ce qu'ils lui ont fait les taureaux? Leur mort le gaudit; mais ça n'est pas une raison suffisante, ça! Ni vous, ni moi (et encore les Nimois), nous n'aurions des idées pareilles, aussi cruelles!

Tenez, je comprends la chasse, par exemple : tirer des perdrix, des lièvres, des faisans avec un fusil, — c'est amusant et ça n'est jamais dangereux que pour les autres chasseurs. — Mais s'attaquer à un taureau, une bête qui a des cornes et le tuer avec une pauvre petite épée qui peut vous casser dans la main, au moment où il fond sur vous, furieux d'avoir été entrelardé vivant de banderilles; voilà un passe-temps qui ne m'amuserait pas du tout.

Aussi, tâchez de le ridiculiser dans votre Revue, parce que, si ça devenait le sport chic, je serais bien forcé de m'y mettre, pour faire comme tout le monde.

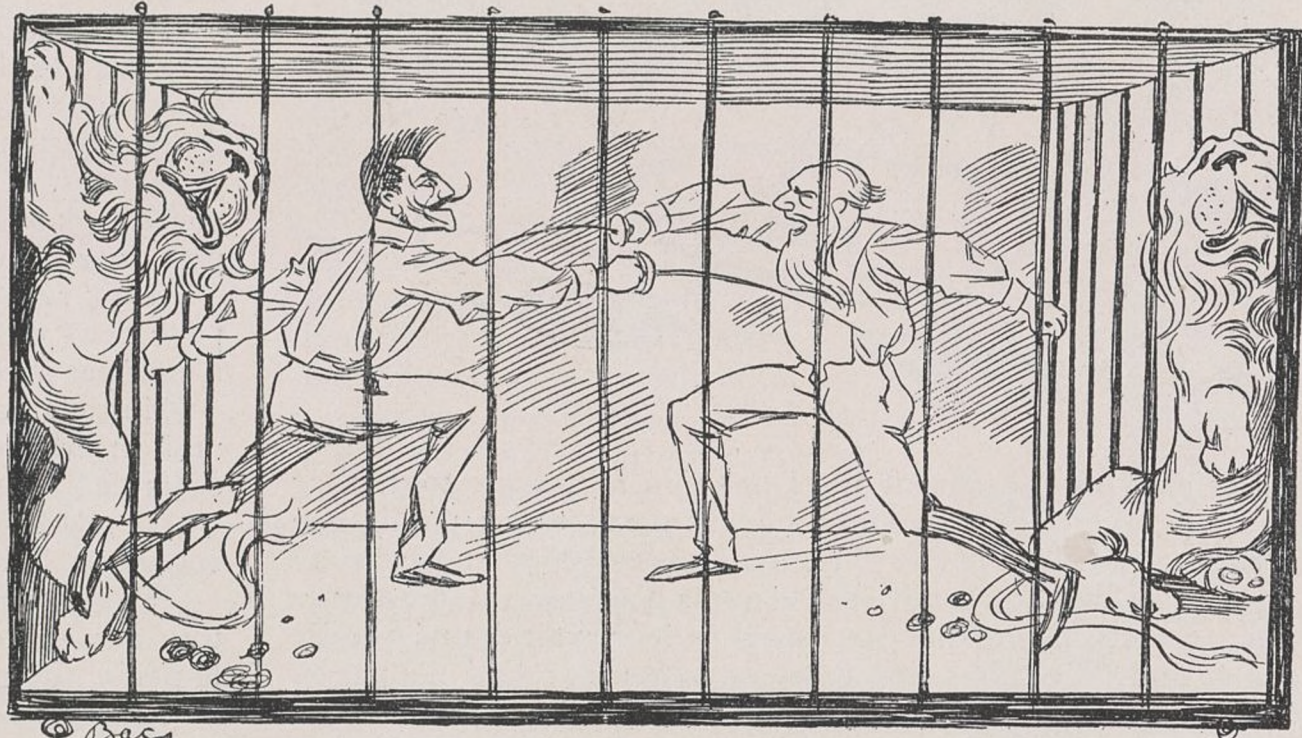
Je me suis bien mis à la bicyclette et Dieu sait que ça ne m'amuse pas de tomber trois ou quatre fois par jour et de caler des roues de tramways tantôt avec ma tête, tantôt avec tel ou tel de mes membres.

Cependant, je suis de toutes les A. B. C. (associations de bicyclistes et de cyclistes), de l'U. V. F., de l'A. P. C., des B. P. R., etc., etc.

C'est qu'il y a des compensations : les excursions en bande, les déjeuners à la campagne (en s'arrangeant pour rater le rendez-vous, et en rejoignant les camarades par le train, avec votre machine qui vous suit dans le wagon des bagages, c'est très amusant). Et puis, il y a le costume : très bien, le costume pour les hommes; et pour les femmes, donc!

Tandis que dans les courses de taureaux, il est de mauvais goût, le costume : on n'oserait pas sortir avec, et puis il n'y a pas beaucoup de jeunes gens chics qui auraient assez de cheveux pour se faire le petit chignon de rigueur des toréadors. Ainsi, moi, j'ai déjà bien de la peine à me faire un emprunt à l'occiput pour couvrir ma boîte à idées...

Il faut absolument arrêter cette mode : plus de courses de taureaux, Monsieur, voilà ce qu'il faut dire dans votre Revue.



des paris... Mais au bout de quelque temps, il est venu des amateurs, des gens sans tenue, sans correction, qui nous marchaient sur les pattes en rompant, heureux encore quand ils ne nous flanquaient pas de coups d'épée par erreur!

Croyez-vous vraiment que c'est une position pour le roi des animaux, ça?

D'ailleurs, on ne me laisse jamais tranquille. L'année dernière, c'étaient des sous-Loïe Fuller, qui venaient danser le soir dans ma cage pour m'empêcher de me coucher, en rond. J'ai vu le moment où l'on me demanderait de manœuvrer l'appareil pour les jeux de lumière.

Cette année, les duels, qui viennent m'empêcher de me reposer le matin; ce n'est pas tolérable.

Tâchez donc de faire une petite scène bien sentie là-dessus; ça rendrait joliment service à votre dévoué



*Herminie Pétreix*  
Snob

Que ce bon jeune homme chic se rassure : la manie de voir couler le sang des bêtes n'a jamais pris sérieusement en France, comme le prouve d'ailleurs la déconfiture d'un marchand de vins

*Bruno  
Lion de l'Atlas et  
de la foire de Neuilly*

Comme il est triste, tout de même, de voir l'Honneur, alors que tant de gens parlent de le venger, de le laver, de le satisfaire, — et cent autres attentions, — en être réduit à ne savoir pas où aller régler ses petites affaires et où élire domicile. — S'il est forcé de se réfugier à l'étranger, il est probable que le nombre des duels diminuera avec les frais qu'ils exigeront. On veut bien sacrifier une chemise neuve et un déjeuner, mais on hésite, quand il s'agit d'offrir à deux témoins et à un médecin un long voyage d'agrément pour eux, — et de désagrément pour vous, — par delà les frontières.

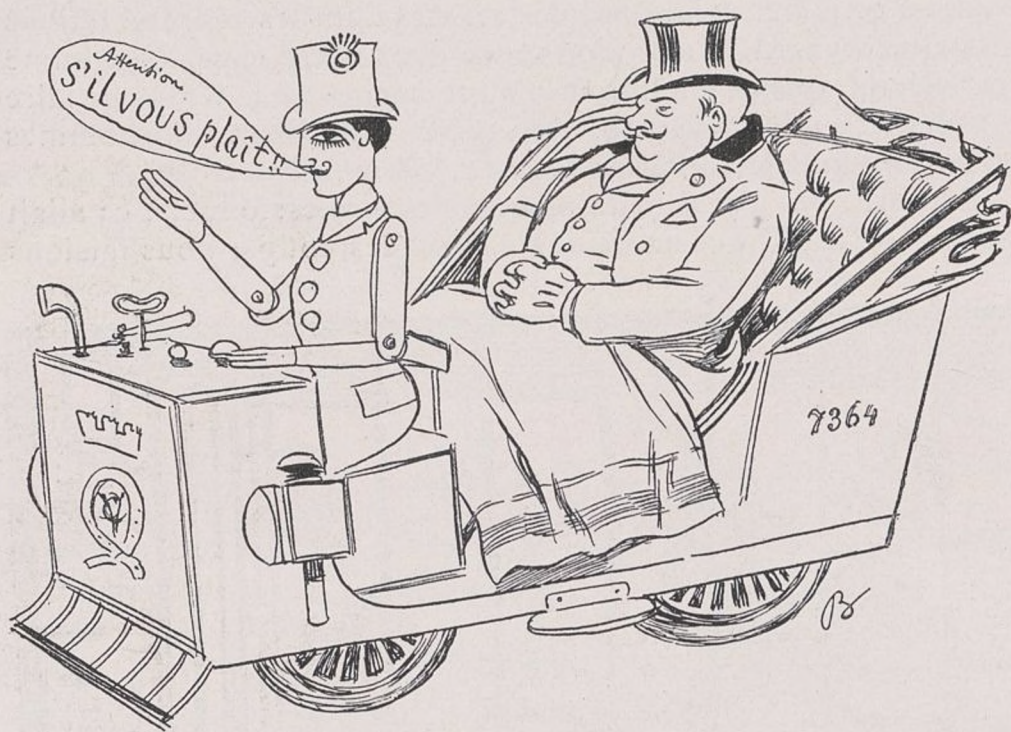


Il est vrai que l'on prétend avoir trouvé de nouveaux moyens de transports pour lesquels la distance n'existe plus. — Mais en attendant que l'on ait remplacé le cheval, — animal de luxe qui dévore de l'avoine, — par un moteur économique qui ne dévore que l'espace, on n'en est qu'à la période des recherches.

Nous n'avons naturellement pas échappé à la lettre saugrenue du « MONSIEUR QUI A UNE IDÉE » :

On peut remplacer les chevaux par toutes sortes de choses. J'avais moi-même pensé à un attelage d'une vélocité extraordinaire : on prend un créancier féroce (*creancierus ferox*), et on l'attelle entre deux brancards ; il commence par se débattre ; mais on amène son débiteur (*debitor velox*), et on l'attelle devant lui par deux traits, de façon que le créancier ne le puisse atteindre lorsque les deux traits sont tendus ; le débiteur se met donc à courir pour ne pouvoir être atteint, et le créancier pour le saisir. — Le seul désagrément de cette voiture, c'est qu'elle est très difficile à diriger et impossible à arrêter avant complet épuisement des forces de l'attelage.

Mais ne croyez-vous pas que l'on se trompe de voie en cherchant la voiture sans chevaux, et que celle qui serait bien mieux accueillie du public serait la voiture sans cocher ?



Les pauvres chevaux ne nous ont rien fait, après tout, pour que nous les privions de leurs moyens d'existence ; tandis que les cochers, quel est le citoyen qui n'a pas eu à se plaindre d'eux ? Qui n'a pas été baptisé par eux de noms d'animaux domestiques ou d'ustensiles de cuisine parce qu'il ne leur avait donné que dix sous de pourboire pour cinq minutes de course ? Qui n'a pas eu d'attaque de nerfs quand, pour vous conduire à un rendez-vous urgent, ils avaient soin de choisir les rues les plus encombrées, les passages barrés et les pavages glissants ? Qui n'a pas failli périr victime de leur fureur pour avoir osé les prendre à l'heure un jour de pluie ? etc.

Je vous le répète, les voitures sans cocher, voilà l'avenir.

Quant à l'exécution, elle est difficile, je le reconnais. Sera-ce un mannequin automatique qui, moyennant une pièce de quarante sous (*française*), glissée dans une ouverture *ad hoc*, vous saluera, rassemblera les rênes et vous conduira à destination, rapidement et sans ronchonner ? Faut-il chercher du côté du dressage des chevaux, et obtiendra-t-on de cet intelligent animal qu'il suffise au voyageur de lui glisser dans l'oreille le nom de la rue où il désire aller pour qu'il l'y conduise au grand trot, sans demander d'autre pourboire qu'un bon seau d'eau en arrivant ? — Je l'ignore ; mais, ce que je sais, c'est que l'idée fera son chemin et que vous aurez rendu à l'humanité en général, et aux parisiens en particulier, un vrai service en la signalant.

*Le premier commerçant*

Nous n'avons pas assez de confiance dans l'excellence des voitures sans chevaux pour vouloir en parler : la seule qui fonctionne couramment à l'heure actuelle, — le fameux Char de l'Etat, — fait vraiment trop péniblement son chemin pour nous inspirer une grande admiration.

Quant à la voiture sans cocher, elle n'est pas encore trouvée, non plus, hélas, que la maison sans concierge...

Et pourtant Dieu sait — (soit dit sans offenser saint Pierre) — combien la suppression de ces dignitaires du grand cordon serait bien accueillie.

Lisez la lettre suivante et vous verrez jusqu'où ils osent aller :

Il faut protester, dans votre Revue, contre les dénonciations comme anarchistes qu'une loi maladroite vient de permettre. Grâce à elles, je suis ruiné, Monsieur, ruiné.

Je suis propriétaire d'un magnifique immeuble de l'avenue de

l'Opéra, dont j'ai, comme la plupart des propriétaires, confié la garde à un concierge. Celui-ci, comme la plupart des concierges, a fini par se mettre mal avec tous mes locataires ; mais je ne m'en inquiétais pas autrement, la haine du concierge pour le locataire étant un mystère de la nature, comme l'antipathie du chien et du chat, — quand la loi en question fut votée.

Ah ! Monsieur, huit jours après on arrêtait comme anarchiste mon locataire du rez-de-chaussée, un jeune homme parfaitement tranquille, un vicomte ! Il paraît qu'on avait des preuves : il recevait tous les deux jours un anarchiste dangereux, déguisé en jolie femme, avec un voile sur la figure, et un soir, en le quittant, le concierge avait entendu celle-ci... pardon, celui-ci dire au vicomte : « Il faut tous les détruire, jusqu'au dernier. »

Lui, il a prétendu qu'il s'agissait des billets d'une femme mariée ; mais le concierge a affirmé que c'étaient les bourgeois dont il était question. — En attendant, mon locataire est au secret et mon appartement vide...

Huit jours plus tard, c'est le banquier du premier que l'on coffrait pour avoir dit : « Je la ferai sauter, et ça ne sera pas long ! »

Il prétend qu'il s'agit d'une banque adverse ; le concierge assure que c'est la caserne Lobau ; en attendant, le banquier est au secret et ça fait deux appartements vides.

Et puis tous, tous mes locataires, les uns après les autres, ont été arrêtés, et toujours sur la dénonciation du concierge ! La maison est restée vide... Personne ne voulait y louer : on l'appelait la maison hantée par la police.

Il n'y restait que le concierge et un locataire au sixième, qui paye deux cents francs de loyer par an : vous avouerez que ça n'était pas suffisant !

Mais, le comble, c'est que, celui-là, c'était un anarchiste, un vrai, et avant-hier il a fait sauter mon immeuble pour faire un exemple !

Ça m'a fait des tas de dégâts et ça a fortement endommagé mon concierge, qui me demandait une indemnité formidable !

Heureusement j'ai eu une idée géniale, je l'ai dénoncé à son tour comme complice de l'explosion, et maintenant il gémît sur la paille humide des cachots ; c'est toujours ça de gagné !

Mais n'empêche que je suis ruiné et que vous feriez une bonne action en montrant les dangers de la loi nouvelle.

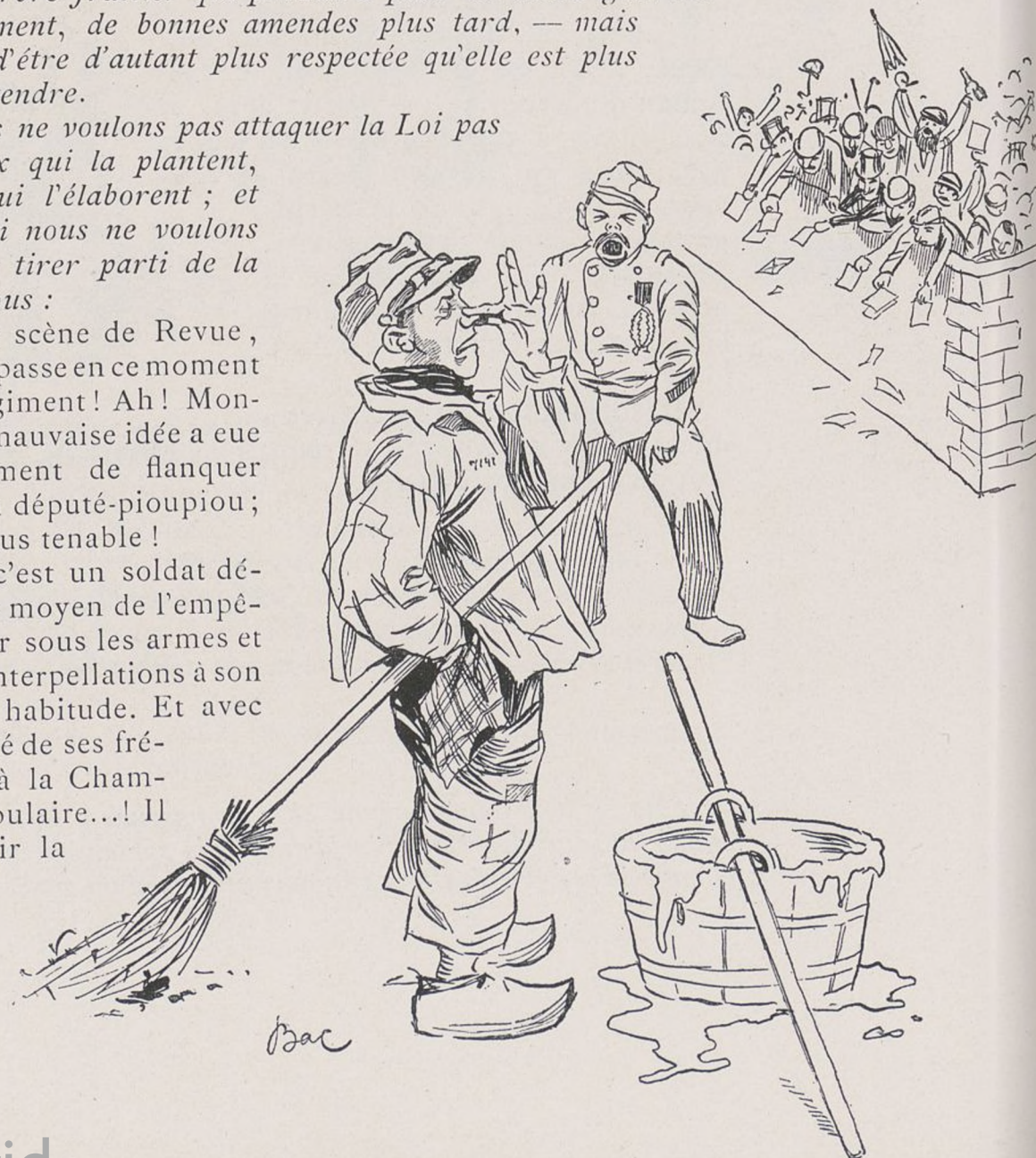
*Lethaïrme de Janvier*  
*Propriétaire*

Non, Monsieur, non, nous n'allons pas nous mêler de critiquer une Loi, — arbre fruitier qui produira pour ce vieux gourmet de Gouvernement, de bonnes amendes plus tard, — mais qui a besoin d'être d'autant plus respectée qu'elle est plus jeune et plus tendre.

Non, nous ne voulons pas attaquer la Loi pas plus que ceux qui la plantent, — pardon, qui l'élaborent ; et c'est pourquoi nous ne voulons pas non plus tirer parti de la lettre ci-dessous :

Une vraie scène de Revue, c'est ce qui se passe en ce moment dans notre régiment ! Ah ! Monsieur, quelle mauvaise idée a eue le gouvernement de flanquer chez nous un député-pioupiau ; la vie n'est plus tenable !

D'abord, c'est un soldat déplorable : pas moyen de l'empêcher de parler sous les armes et de faire des interpellations à son caporal, par habitude. Et avec ça, il a apporté de ses fréquentations à la Chambre, un vocabulaire... ! Il en fait rougir la chambrée. .





Il met de la politique dans tout : on a eu toutes les peines du monde à lui faire faire « demi-tour à droite », parce qu'il prétendait que c'était contraire à ses opinions, — et chaque fois, il tournait à gauche.

D'ailleurs, tout le temps fourré à la cantine, — qu'il appelle la buvette, — et où il fait des discours en payant des petits verres aux hommes : encore une habitude électorale, à ce qu'il paraît. — Aussi toute sa compagnie est désorganisée.

Voilà pour la caserne, mais ça n'est rien à côté de ce qui se passe quand nous sortons en ville. Il y a toujours des centaines d'électeurs qui attendent leur député à la porte. Dès qu'ils l'aperçoivent, ils envahissent les rangs, rompent les lignes, entourent leur homme, lui portent son fusil, son sac, tout en lui demandant des bureaux de tabac, un pont, le mérite agricole !

On a essayé de tout : on a mis une fausse barbe à ce soldat embarrassant ; on l'a déguisé en cantinière... Mais toujours le cœur des maires, qui avaient quelque chose à lui demander pour leur commune, l'a reconnu sous ses faux appas.

Alors, nous l'avons dispensé des manœuvres et il continue son instruction tout seul, dans la cour de la caserne, avec un sous-officier ; il ne fait pas beaucoup de progrès, car il a pris à la Chambre des habitudes de paresse !!! Et nous avons beau changer l'instructeur, il trouve toujours moyen de le corrompre en lui promettant quelque faveur. — Il n'y a déjà plus un sergent qui n'ait les palmes académiques.

Et, pendant ce temps-là, les électeurs stationnent autour de la caserne, demandant à grands cris leur député. Ils ont même essayé une ou deux fois de l'enlever de force, et l'on a été obligé de doubler les postes.

Aussi nous attendons avec impatience qu'on nomme membre du Cabinet ce malencontreux député, puisque c'est le seul moyen de le dispenser de faire son service militaire ; ça nous tirerait d'embarras et il est peut-être capable d'être ministre, tandis qu'il n'est pas fichu d'être soldat.

*Capitaine Fabre Debois*

Eh bien ! n'en déplaise au capitaine Fabre Debois, nous comprenons parfaitement que les graves pensées d'un élu du peuple ne s'accordent pas avec les mesquines considérations de l'astiquage, que celui qui a l'oreille de ses électeurs se soucie peu de celles de Jules, et qu'être inexact dans le service, c'est prouver une fois de plus qu'il n'y a pas d'heure pour les braves. — Il n'y a qu'une personne qui ne doit pas admettre cela : c'est l'horloger qui nous a écrit en même temps :

Si vous aviez acheté une de mes montres, Monsieur, c'est elle qui vous aurait donné une idée de Revue : une montre qui parle ! — N'allez pas croire qu'elle dit seulement : « une heure », « deux heures », etc... Ça c'était l'A B C de la parole chez les montres. J'ai perfectionné le système et j'ai obtenu des résultats merveilleux.

Ainsi, j'ai créé la montre pratique pour les gens d'affaires ; elle dit : « Six heures, lève-toi ! » — « Huit heures, fais ta correspondance. » — « Midi, déjeune vivement. » — « Trois heures, la Bourse ferme », etc. — N. B. — Moyennant un supplément, la montre récite la table de multiplication quand on presse un ressort.

Il y a aussi la montre amoureuse dont nous faisons la voix sur commande. Elle murmure : « Huit heures ; elle s'éveille et pense à moi. » — « Dix heures ; envoie-lui des fleurs. » — « Deux heures ; fais-lui des vers. » — « Minuit ; dors en rêvant à elle », etc...

Il y a la montre morale, pour enfants (forte réduction pour les chefs d'institution). Celle-ci remplace chaque heure par un proverbe renfermant un conseil : « Ce qui est déchiré n'est pas perdu. » — « La pèpie vient en mangeant. » — « Nécessiteux n'a pas de quoi. » — « N'éveillez pas le chat qui mord ! » etc.

Nous avons la montre diffamatoire qui crie : « Un tel est un voleur. » — « Un tel est un filou. » — « Un tel finira à Mazas », etc... — N. B. — Le nom est à la volonté de l'acheteur. — Joli cadeau à faire aux gens à qui l'on désire être désagréable.

Mais, mon chef-d'œuvre, c'est la montre pour

écrivains. Mais, au fait, Monsieur, achetez-la ; vous verrez que vous ne vous en repentirez pas.

Ci-joint le catalogue avec les prix.

*Juste Aurore*  
Horloger fabricant

Vu le prix élevé de cette montre, nous avons cru devoir nous priver de ses conseils. — Tout est assez cher, par le temps qui court, sans que celui-ci se fasse payer aussi ; d'autant que, malgré le proverbe, chez les montres, le silence est d'argent, mais la parole est d'or. — D'ailleurs, notre budget, comme celui de la plupart des particuliers, a subi cette année des fluctuations assez graves, par suite de la mise hors circulation d'une certaine quantité de pièces d'argent. Mais il paraît qu'il y a des gens que cette mesure a comblés d'aise. Voyez plutôt :

Vous avez songé à la question des pièces étrangères et vous avez évidemment pensé à montrer un Italien empruntant une pièce de vingt sous à un Français, la mettant avec un ou deux vieux sous dans un creuset et triturant le tout en un petit lingot avec lequel il frappait instantanément deux pièces de 20 liras toutes neuves. Alors, on l'aurait vu rendant l'une de ces pièces de 20 liras au Français, bon enfant, qui l'accepte pour vingt sous et empocher l'autre comme bénéfice.

Mais le plus grave envahissement des pièces étrangères ne se produit pas dans les monnaies : il est un lieu où on nous en passe bien plus que dans les omnibus et les cafés : je veux parler des théâtres !

Ah ! Monsieur, c'est là qu'elles sont envahissantes ! Ce ne sont que pièces russes, hollandaises, danoises, suédoises, allemandes, — et surtout des pièces italiennes.

Tenez, quelles sont les deux grandes créations de cette année à l'Opéra-Comique et à l'Opéra ? Deux pièces italiennes : *Falstaff* et *Othello* ! Et du succès de ces pièces, Verdigris nous en prépare d'autres, allez !

Quant aux compositeurs français qui ne peuvent même plus se faire jouer dans leur patrie sur les orgues de barbarie, puisqu'une loi cruelle a eu celle (la barbarie) de les supprimer, où voulez-vous qu'ils aillent se faire jouer ? A Bayreuth, alors ?

RÉ, MI, LA, SOL

(Compositeur français, j'ose le dire).

Ce n'est pas seulement le patriotisme qui a eu, cette année, à souffrir du choix des spectacles ; la morale aussi a été fortement éprouvée :

Il faut protester, dans votre Revue, Monsieur, contre l'envahissement des spectacles libertins. — N'y a-t-il pas eu cette année, dans tous les établissements où l'on est censé entendre des chansons, une folie de déshabillage propre à scandaliser les gens encore soucieux des mœurs ?

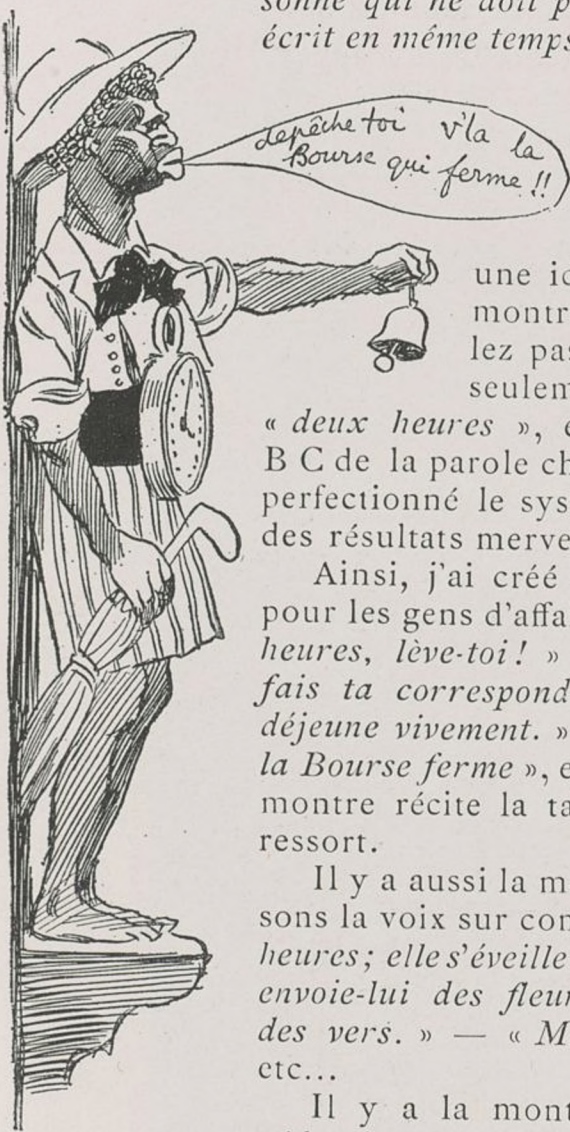
Le *Coucher d'Yvette*, le *Lever d'Aurore*, (dédié aux gens vertueux :

Quand on fut toujours vertueux,  
On aime à voir lever Aurore.)

Le *Bain de pieds de Pamela*, la *Puce de Clairette*, etc., etc., partout il y avait une dame se mettant chaque soir, devant quinze cents personnes, dans le plus flagrant des lits, avec toutes sortes de détails strictement intimes.

Et on a qualifié le xviii<sup>e</sup> siècle de libertin, parce que les princesses recevaient trois personnes à leur petit lever !

Mais cette folie ne s'est pas arrêtée, hélas ! aux *Cafés-Bains-Concerts* ; les théâtres les plus graves, les plus sérieux, les plus subventionnés se sont lancés dans cette voie lamentable. Le déshabillage de Phryné à l'Opéra-Comique, la chemise de Miss Sanderson dans *Thaïs* et le coucher





de Madame Caron dans *Othello*, à l'Opéra, suffissent à montrer à quel point nous en arrivons!

Jusqu'à présent on avait quelquefois dormi au théâtre, mais



au moins on ne s'y mettait pas au lit et, quoiqu'il y eût des baignoires, on ne s'était pas cru autorisé à s'y mettre en costume de bain!

Au lieu de travestir les événements, habillez votre commère, Monsieur, ça sera une protestation et une leçon à ces entrepreneurs éhontés des déshabillages publics, tels que les directeurs de l'Opéra et des Ambassadeurs!

*Capitaine Père*

Nous sommes des gens trop sérieux, M. Bac et moi, pour négliger un avis aussi précieux que celui-ci; aussi avons-nous été voir tous les spectacles que l'on nous signalait, pour bien nous convaincre qu'il était impossible d'en parler sans compromettre notre réputation...

Cela nous a convaincu de l'inutilité de chercher de ce côté les scènes de la Revue demandée...

Mais, hélas! où les trouver?

Il ne nous restait plus à lire qu'une lettre, une seule, et, en la lisant, notre dernier espoir s'est envolé:

Il faut vous dire, primo d'abord, que mon grand-père, qu'était un lapin (c'est une figure, ça veut dire un brave), il a eu dans son temps une histoire avec le Grand Napoléon (celui qu'on appelait aussi LE PETIT CAPORAL, quand on le voyait de dos; mais, de face, c'était LE GRAND NAPOLÉON.)

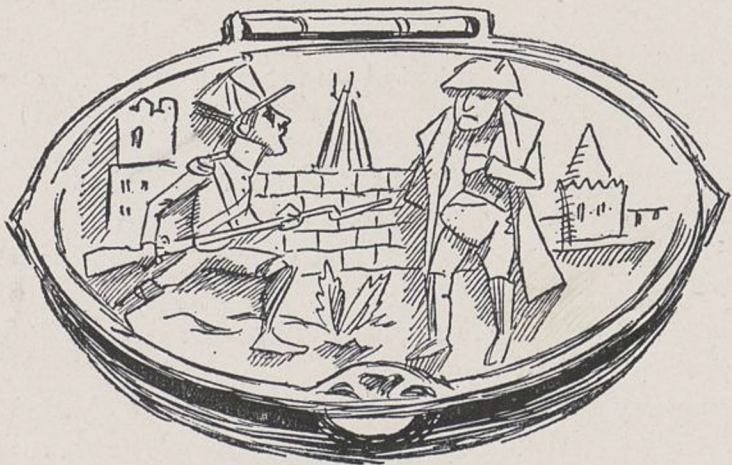
Donc, mon grand-père il était de garde un jour, quand il voit arriver son Empereur, qu'il ne connaissait pas personnellement: — « Qui vive! qu'il dit.

— Je suis de la maison, que répond l'Empereur.

— Nous jouons pas à la manille, que dit mon grand-père, savez-vous le mot de passe?

— Non, que répond l'Empereur.

— Qu'alors, dit mon grand-père en croisant sa baïonnette,



quand même vous seriez le petit caporal et que vous auriez la redingote grise, vous passerez pas!

Et l'Empereur l'a décoré. — Voilà une chouette époque!

Eh bien, moi, il m'est arrivé une aventure à peu près semblable, quoique ce soit le contraire: je suis infirmier à l'hôpital Trousseau; c'est une maison qu'on appelle comme ça parce que personne ne peut la visiter sans être muni du trousseau réglementaire qui se compose d'une blouse grise, d'un bonnet en caoutchouc et d'un mouchoir de poche parfumé à l'acide phénique concentré. C'est rigolo, mais c'est le règlement.

Donc, l'autre jour, qu'il nous arrive un monsieur en habit noir que je ne connaissais pas, que ça fait un pétard du diable.

Les directeurs, les docteurs, tout le monde se met sans dessus dessous, on se bouscule pour le recevoir, on s'empresse: « Faut lui montrer ceci, faut lui montrer cela!

— Pardon! que j'ai fait en barrant l'chemin, on ne passe pas!

— Pourquoi ça? que m'a dit l'monsieur.

— Parce que vous n'avez pas le costume de passe, que j'ai dit.

— Qu'est-ce que tu racontes?

Mon costume, le voilà! » Et il



m'montre un grand cordon rouge en sautoir qu'il avait sous son habit.

Moi, ça m'a fait loucher; mais je me rémémore mon grand-père et je dis, en croisant l'insigne de mon grade, que j'avais justement à la main: « Quand même que vous seriez Casimir Premier, si vous n'mettez pas la blouse grise, vous n'passerez pas! »

Et il a fallu qu'il la mette, Monsieur! Vous croyez que c'est pas aussi beau que c'qu'a fait mon grand-père, hein? Et que ça vaut pas la peine d'être mis dans votre Revue?

Si, n'est-ce pas, d'autant plus que ça me rendrait service, car, contrairement à mon attente, je n'ai pas encore reçu l'étoile des braves..., et ça donnera peut-être l'idée au Président de me l'envoyer.



*Emile Visantrant*

Nous n'aurions jamais osé, cela va sans dire, mettre en scène le chef de l'Etat. — Il n'y avait plus que l'affaire des bidons de fer-gris (le fer lui-même n'a pu en sortir blanc). Mais que d'autres fassent la lumière — ohé, auez; ce n'est pas notre rôle et nous disons aux coupables: « Allez vous frères pendre ailleurs! »

Vous le voyez, Monsieur le Directeur, les sujets manquaient et c'est pourquoi le Figaro illustré, comme un simple 14 juillet, devra se passer de Revue cette année, au grand regret de vos dévoués:

XANROF ET F. BAC.



M<sup>me</sup> M. DUBÉ



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1894 by Boussod, Valadon & Co.

EN PÉNITENCE

Ayuntamiento de Madrid







# Bandits CorSES

PAR EDMOND RENOIR

QUEL malheur a pu te chasser du pays? demanda le premier Consul.

« — J'ai tué tous les Porta, répliqua le corse... Nous « avions fait amitié, les Barbanti nous avaient récon- « ciliés. Le lendemain du jour où nous trinquâmes pour noyer « nos querelles, je les quittai parce que j'avais affaire à Bastia. « Ils restèrent chez moi, et mirent le feu à ma vigne de Longone. « Ils ont tué mon fils Grégorio. Ma fille Ginevra et ma femme « leur ont échap- « pé... Quand je « revins, je ne trou- « vai plus ma mai- « son; je la cher- « chais les pieds « dans les cendres. « Tout à coup je « heurtai le corps « de Grégorio, que « je reconnus à la « lueur de la lune. « — Oh! les Porta « ont fait le coup! « me dis-je. J'allai « sur le champ dans « les maquis, j'y « rassemblai quel- « ques hommes « auxquels j'avais « rendu service, « entends-tu Bona- « parte? et nous « marchâmes sur la « vigne des Porta. « Nous sommes ar- « rivés à cinq heu- « res, et à sept ils « étaient tous de- « vant Dieu... »

Relisez ces mai-  
tresses pages, se-  
couées de spasmes  
douloureux, palpi-  
tantes de passion  
effrénée; datées de  
1830, les scènes  
admirablement fa-  
rouches de *La Ven-*  
*detta*, évidemment  
inspirées par des  
événements vrais,  
se passent en 1800,  
rouvrez *Colomba*  
qui leur est posté-  
rieure, remontez  
aussi loin que vous  
voudrez dans l'his-  
toire de l'île verte,  
parcourez les anna-  
les judiciaires des  
dernières années où  
s'épanouit la cause  
plus que célèbre,  
extraordinaire, gi-  
gantesque, fabu-  
leuse des Bellacos-  
cia, et dites-vous  
que la Corse, mal-  
gré ses hôtels à la  
moderne, ses cen-  
taines d'hivernants  
et ses milliers de  
touristes épris d'im-  
prévu, ses tronçons  
de chemins de fer et  
son embryon d'ex-  
ploitation viticole, est aujourd'hui ce qu'elle était hier : le même  
sang brûle les veines de ses vindicatifs enfants; l'esprit de clan,  
la vendetta qui en découle, le banditisme qui s'ensuit n'ont aucune  
envie d'engrener à notre grise, terne et méthodique civilisation.

Gardons-nous de juger! Autres temps, autres mœurs... Ici c'est  
autre pays, autre atmosphère, autres tempéraments, autre point  
de vue, surtout : le temps, comme pour le sonnet d'Oronte,  
ne fait rien à l'affaire.

Vis-à-vis du corse, nous sommes — nous français, ses compa-  
triotes — d'un monde lointain, des continentaux, des gens inexplic-  
ables pensant et agissant en vertu de principes difficiles à saisir,

inaptes à apprécier des différends dont la portée, le sens et la  
morale leur échappent.

... Les pâles clartés de l'aube, succédant à la « lueur de la  
lune » ont à peine disposé leurs miroitements diaprés sur les  
premières pentes du Niolo, encore enveloppées de brumes,  
qu'une lugubre découverte est faite dans un carrefour de la ville  
haute de Corte. Quelques habitants de ces maisons construites  
en forteresse, avec l'auvent surplombant l'escalier extérieur, et

leurs étroites fenê-  
tres à volets demi-  
clos ressemblant à  
des meurtrières,  
pressés, sans doute,  
de gagner la monta-  
gne, d'où ils rap-  
porteront leur pro-  
vision de châtai-  
gnes, se sont levés  
presque en pleine  
nuit. Ils allaient,  
poussant leurs ânes  
vers la campagne,  
quand, ni stupéfaits,  
ni épouvantés, mais  
émus, ils ont aperçu  
le cadavre d'un  
homme baignant à  
leurs pieds dans  
une mare de sang.

Une découverte  
de ce genre nous  
glacerait d'effroi,  
inquiéterait notre  
conscience, provo-  
querait une indi-  
gnation profonde et  
universelle; tout le  
monde réclamerait  
l'intervention des  
autorités, un châ-  
timent prompt,  
exemplaire, et se  
reposerait sur la  
justice du soin d'ap-  
pliquer une peine;  
la vindicte publique  
n'aurait pas de cesse  
qu'elle n'entrevît un  
commencement de  
satisfaction.

Mais nous som-  
mes à Corte, la cité  
de Paoli le patriote,  
au cœur du pays, si  
l'on s'en tient au  
dicton local d'après  
lequel on est fran-  
çais à Ajaccio, ita-  
lien à Bastia, corse  
à Corte. Ajoutons  
d'ailleurs, pour être  
exact, qu'à Sartène  
ou à Vescovato,  
l'état d'âme ne chan-  
gerait guère.

La terreur ne  
saurait suffire à ar-  
rêter l'élan des voi-  
sins; c'est un senti-  
ment beaucoup plus  
complexe, que se  
partagent la pru-  
dence, la colère qui  
naît, la pitié qui  
grandit. De cette

heure ils ne deviennent pas seulement les témoins accidentels d'un  
drame; ils en sont les acteurs. Le moindre geste, la plus légère  
inflexion de voix, peuvent les engager. Il leur importe donc de  
savoir d'abord qui est tombé là, sous des coups meurtriers, avant  
de se laisser aller aux emportements de la douleur, s'ils se  
trouvent en présence d'un allié, ou de se réjouir intimement et  
même bruyamment si c'est un ennemi.

Nul en tous cas ne restera indifférent: le cadavre gisant contre  
la muraille n'est pas une chute de rideau, la fin d'une tragédie, le  
point de la phrase, le trait terminant le chapitre; il représente  
une vendetta qui débute ou se continue, et va, suivant l'expres-





sion consacrée, mettre deux familles en inimitié. Or la famille, en Corse, étend son lien jusqu'aux cousinages purement conventionnels, comprend les familles alliées, rapproche les communautés d'intérêts, englobe les caractères sympathisant, accepte d'incompréhensibles contacts, forme un faisceau moléculaire inattaquable, grâce aux puissants qui sont la force par la fortune et l'influence, aux faibles qui sont la force par le nombre. Elle n'est bornée que par la famille adverse, constituée exactement sur le même patron, c'est-à-dire couvrant de la même protection

d'atroces clameurs, d'épouvantables vociférations, dont l'écho n'est pas perdu. Le sang ne peut se payer, aux yeux des corses, que par du sang. L'appareil de la Justice, une comparution en Cour d'assises, la condamnation fatale, tout cela est bon pour les continentaux ! Le corse acceptera, il est vrai, le concours des gendarmes, parce que les gendarmes poursuivent les assassins, à travers la brande, armés de leur mousqueton; qu'exposés autant qu'ils le sont, ils tirent s'il le faut et que ce sont des balles de plus à destination de l'ennemi. Mais, en dehors de cette considé-

ration, l'action régulière des tribunaux n'est aucunement recherchée. Qu'importe à un corse que celui avec lequel il est en inimitié soit condamné par contumace à la prison ou au bagne ? Ce qu'il veut, c'est le tenir au bout de son fusil, viser lentement, au front, et, sûr de son coup, presser, jouissance infinie, la détente.

Si la nécessité l'y oblige il prendra lui aussi le maquis, se jettera dans la montagne et se fera bandit pour atteindre plus sûrement le bandit qui a, sur lui, la première manche.

D'autre part, ceux qui ont frappé, par la balle ou le stylet d'un membre de la famille errant dans le maquis, ont à se dissimuler de leur mieux, sachant ce qui les attend, et avec quelles infinies précautions ils devront désormais se mouvoir.

Le crime accompli, l'assassin — assassin pour nous continentaux — le vengeur n'a qu'une ressource, disparaître, quitter la maisonnette qui l'aurait vu si heureux entre sa femme et ses enfants, peu lassé de doux travaux pastoraux, à l'ombre des treilles et des figuiers, s'il n'avait été constamment hanté du souvenir de quelque injure restée impayée.

Le départ est solennel. Ce n'est ni pour un jour, ni pour un an que le corse va se placer hors la loi. Sa vie durant, peut-être, il fuira de caverne en caverne, pourchassé, traqué, misérable. Cependant il n'a pas hésité un instant, et au moment choisi pour régler de vieux comptes, la balle est partie toute seule de son fusil, son poignard a touché, d'instinct au bon endroit.

Douces années écoulées, vous ne reviendrez plus ! Adieu le jardinier plein du parfum des cédratiers et des citronniers, adieu le troupeau de moutons et de chèvres qui fournissaient le lait, adieu la cueillette des châtaignes, et les longs entretiens sous les platanes de la grande place, adieu la fontaine intarissable et son mince

filet d'eau limpide, adieu les jours tranquilles occupés à recevoir, sans autre mal que d'étendre la main, tous les dons de la nature, sous le ciel le plus clément qui soit, et dans des conditions économiques particulièrement favorables ! Songez donc que les corses, très sobres, il faut le reconnaître, et se contentant d'aliments simples et peu variés, ne connaissent que par oui-dire la plupart des contributions multiples dont nous sommes redevables à la gabelle métropolitaine ! La culture du tabac est libre, comme la chasse, la pêche, et tout ; les châtaigniers donnent en abondance leurs fruits qui servent à confectionner la polenta, mets national ; le lait des chèvres permet de faire le broccio, fromage très estimé et le caccia moins fin. Une abondance relative laisse — laisserait — aux habitants le loisir de vivre d'une façon contemplative, leur assurerait le bonheur calme, la sécurité du lendemain — sans la vendetta !



tous ses membres et les appelant, au besoin, à encourir les mêmes responsabilités.

Si l'ont vit, vingt ans, sur la place du village ou de la petite ville, sans se parler, entre promeneurs cantonnés en groupes entièrement fermés, que sera-ce lorsque se produit le sombre événement qui va remuer les vieux ferments de haine, raviver les rancunes, attiser les rivalités et remettre en jeu les antiques compétitions ayant déjà coûté tant de chères existences ?

Fait-on partie de la famille frappée en la personne d'un des siens ?

Est-on de ceux qui ont frappé ?

Dans le premier cas, aussitôt le malheur connu, les cris de vengeance emplissent l'espace ; les lamentations succèdent aux larmes, aux larmes les menaces. Hommes, femmes, enfants accourent, se précipitent sur le cadavre. Les plus proches font entendre



Chaussé de gros souliers, le chef couvert du bonnet génois de laine rouge, enveloppé du sombre pelone en poils de chèvre, les poches plus garnies de cartouches que d'écus, armé de son fusil et d'un poignard, le fugitif s'apprête à fouler pour la dernière fois les degrés de pierre descendant de sa modeste demeure. Pas une seconde sa compagne n'a tenté de le retenir. Il faut qu'il parte, il part : c'est un bandit.

Quelle existence il se prépare ! L'aventure fantasmagorique

à observer, que la configuration de l'île explique amplement. La Corse est petite en somme : une tortue allongée, le cou tendu vers la rivière de Nice, une tortue de 183 kilomètres de longueur, large de 84. L'arête, formidable, d'une altitude moyenne de 2.000 mètres qui forme le faitage de la carapace, a des points culminants de 2.300 à 2.700 mètres. On ne sort d'un étroit vallon que pour passer dans un autre qui l'est davantage ; on ne quitte les pentes les plus rudes que pour aborder des escarpe-

ments vertigineux, en sorte que la population, très peu dense, est éparpillée, séparée par des barrières presque infranchissables. Ces barrières composées de rochers tumultueusement entassés, de montagnes à pics, de forêts impénétrables, de pâturages aussi, que parcourent les bergers, la tiennent confinée, offrant aux bandits un refuge incomparable.

La forêt plantée de châtaigniers est fréquentée, les clairières gazonnées qui plaisent aux moutons ont leur clientèle ; plus haut les mélèzes, les pins qu'autre part on exploiterait sont laissés en repos ; plus loin commence la brousse ou maquis. Qu'est-ce exactement que le maquis ? La richesse et le déshonneur de l'île. Sa richesse, car l'épais manteau buissonneux de lentisques, d'arbousiers, de genévriers qui la couvre comme d'une mousse ténue et serrée empêche l'eau des pluies de courir follement aux torrents en furie et de désagréger les terres. Le maquis vaut à la Corse sa fraîcheur, ses lacs, ses sources innombrables, sa végétation luxuriante ; sans lui, Golo, Tavignano, Taravo ou Liamone grossiraient après chaque averse, et leurs eaux cristallines où se jouent les truites irisées, seraient une cause de désolation générale. Les plus longs de ces torrents n'ont pas plus de 80 kilomètres ; beaucoup de leurs affluents ont 15, 20 kilomètres au plus, en comptant leurs mille détours. Se les imagine-t-on débouchant de monts dénudés,

portant tout sur leur passage, au lieu de s'arrêter paresseusement, parfois, à un coude du terrain, de s'égarer parmi les cyclamens, les jacinthes et les lichens, de pleurer entre les racines des buissons et les marbres fendillés ?

La disposition du maquis est essentiellement favorable au banditisme. Dépourvue de ces maudits buissons, la montagne n'eût pas gardé si longtemps sa poésie et son mystère. On sursauterait en apprenant qu'une armée ne viendrait pas à bout de quelques misérables ayant pour toute défense une agilité incomparable, un réel courage et beaucoup d'espace autour d'eux. Couper, envelopper... oui. Arrive l'heure de procéder, et les brigades les plus exercées renoncent à la tâche. Pourquoi ? C'est que la brousse n'est pas seulement impénétrable ; elle est de plus entourée d'un réseau de satellites fidèles, de sentinelles volontaires que rien ne met en défaut. Le propriétaire qui s'en va d'un pas dolent à la récolte des châtaignes, le berger qui taille nonchalamment une figure primitive dans une racine de bruyère, près de sa hutte en forme de kouba arabe, le chien qui sommeille au soleil, les pattes allongées, la tête languissante, l'enfant qui joue en cueillant des violettes au bord du ruisseau, la jeune fille qui descend, rieuse, vers le chemin de la source, l'oiseau qui vole, peut-être, sont autant de complices — ou d'ennemis — du bandit. Complices, le service d'informations est assuré de telle sorte que la brigade du canton ne peut faire un mouvement sans être signalée ; que les adversaires n'ont pas le droit d'aller et de venir sans qu'un œil soit fixé sur eux, une oreille laissée aux écoutes, prête à recueillir les moindres indications utiles. N'y a-t-il pas de danger ? Le bandit descend jusqu'à la bergerie et s'entretient avec ses amis des nouvelles du jour. Ce sont ses meilleurs moments. La vie qu'il mène dans l'habitation pastorale ne diffère pas sensiblement de celle qui lui était dévolue auparavant. Sa femme, ses enfants, ses compagnons viennent à tour de rôle, lui apporter leurs consolations. Il ne manque de rien. La poudre sèche, le tabac frais, les provisions abondent. Même, si les poursuites ont momentanément cessé, on s'arrangera pour le faire descendre à la ville ; mais c'est une opération délicate. Il est indispensable que le clan adverse n'en soit prévenu sous aucun prétexte. Alors chaque berger devient un éclaireur, une estafette, un guide. Après des détours qui effraieraient nos marcheurs les plus résistants, sorti de l'enclave où la gendarmerie suppose qu'il s'est fixé, il attend une nuit obscure pour s'avancer à pas de loup vers un logis hospitalier. Les corses sincères vous confieront que



des Bellacoscia ne peut servir de modèle. Même en Corse on ne rencontre pas toujours des gaillards de cette taille : tenir le

maquis un demi-siècle, entraîner dans la montagne toute sa maison, s'implanter sur un territoire communal, s'en déclarer le possesseur de fait, s'y enrichir en rançonnant les propriétaires environnants, faire souche, s'arrondir, tenir tête à la Justice, paraître céder finalement, passer en Cour d'assises, être acquitté pour cause de vieillesse et aussi par lassitude, expulsé, préférer rentrer en Corse et reprendre la campagne nanti de ressources que bien des bourgeois honorables envieraient, n'est pas le fait de tout le monde ! Ces rois du banditisme sont une mirobolante exception.

Certes la montagne a des attraits et le bandit n'y est pas aussi dépourvu de tout qu'on pourrait le supposer. L'esprit de clan rayonne bien au delà des limites que nous lui assignerions volontiers, nous qui ne lui supposons plus aucun effet au fond des gorges abruptes coupées de torrents blancs d'écume, au sommet des monts radieux perçant l'azur des cieux de leur cime tranchante. Le maquis a des horreurs sans pareilles ; il a ses jouissances et ses plaisirs. Il borde en apparence les centres habités ; mais comme on se tromperait en confondant le taillis, où le citadin va tirailler les grives et les merles, avec le lieu d'élection des bandits. Il y a une gradation naturelle, et pour ainsi dire zonale



les bandits couchent souvent dans un lit. Est-ce un fait habituel? Est-ce un incident heureux? C'est plutôt à cette dernière formule qu'il faut s'en tenir. Les précautions ont beau être bien prises, la police admirablement faite — police des bandits s'entend — que le danger n'en reste pas moins certain et considérable. Dans la montagne on peut gagner à la main, se glisser entre les fentes des rochers, se couler par des fissures invisibles, circuler de grotte en grotte, se tapir au sommet des escarpements en falaises et y braver les recherches. Dans une maison fermée, le bandit est comme le renard au fond du terrier.

Une expédition est-elle en route? Tout le système de défense fonctionne avec une régularité automatique, les signaux se multiplient, les renseignements s'entrecroisent; les gendarmes ne feront plus un pas qui ne soit noté, un arrêt que l'avis n'en soit transmis par des voies plus rapides, oserons-nous l'insinuer, que notre pauvre télégraphe continental — voire urbain! Un son de conque marine, une série de coups de sifflet savamment modulés, une branche cassée, un coup de fusil parti à temps, une pierre dégringolant du roc dans le lac paisible comme si quelque insoupçonnable mouflon l'avait chassée dans sa course désordonnée, une pipe fumée, posée à terre, tenue de telle ou telle main, l'appel fortuit du troupeau, le sommeil simulé d'un berger, la manière de se lever, de s'asseoir, de marcher, tout a une valeur. Des yeux qui ont intérêt à bien voir n'en ont pas perdu une ligne; les contremarches s'organisent en conséquence.

On le reconnaît, l'isolement n'est pas le fait de la montagne, où tant de choses parlent un langage perceptible seulement pour les initiés. Les bandits s'associent, ou plutôt se réunissent, car à proprement parler ils n'agissent collectivement que dans de rares occasions. Seuls n'ont-ils pas plus de chances de passer inaperçus? Mais pour un coup de main une bonne carabine supplémentaire n'est nullement à dédaigner. En cas d'alerte, s'il faut tenir une embuscade nocturne, déjouer une attaque

ou y résister, à plusieurs on se sent plus fort. Réfugiés dans une cabane de pasteurs pour y passer la nuit, un compagnon reste dehors, fait le guet, et à tour de rôle vient prendre sa place au feu. Les heures sont longues à s'écouler. Quand la lune éclaire vivement les parois de rochers, les bandits n'osent pas toujours gagner leurs cavernes ou les huttes. Forcés de séjourner à la belle étoile, l'un dort tandis que l'autre guette et écoute. On se demandera comment des hommes consentent à mener cette existence aventureuse au lieu d'abandonner leurs querelles et de signer une paix durable. Ils en sont si éloignés que le maquis semble au contraire attirer invinciblement ces malheureux aveuglés par la passion. Le vent qui souffle, balayant la neige des hauts sommets, leur apporte le parfum troublant de la brousse; ils se grisent en pensant aux ennemis qu'ils n'ont pas tués, et considéreraient ensuite comme une lâcheté de se rendre, excepté si des conventions signées dans la plaine entre les familles, comportent après réconciliation, un acte spécial qui s'appelle « se constituer ». On ne complète pas la phrase, on n'ajoute pas au verbe se constituer, le mot prisonnier, terme abject, et du reste inapplicable, car se constituer n'implique pas forcément qu'on soit jeté dans les fers, ou du moins que ce soit pour longtemps.

J'ai été mis au courant, durant un de mes séjours en Corse, d'une réconciliation solennelle entre deux familles. Il faut avoir assisté aux fêtes qui mirent en ébullition les habitants de toute une partie de l'île, pour se rendre un compte exact de ce qu'est la vendetta et du caractère qu'emprunte à cette coutume le banditisme.

C'était en 1886; au printemps. Je ne changerai pas un mot aux notes que je pris sur place; je voudrais même retrouver l'accent avec lequel l'événement me fut raconté, et retracer dans toute sa violence le tableau caractéristique que j'eus à contempler.

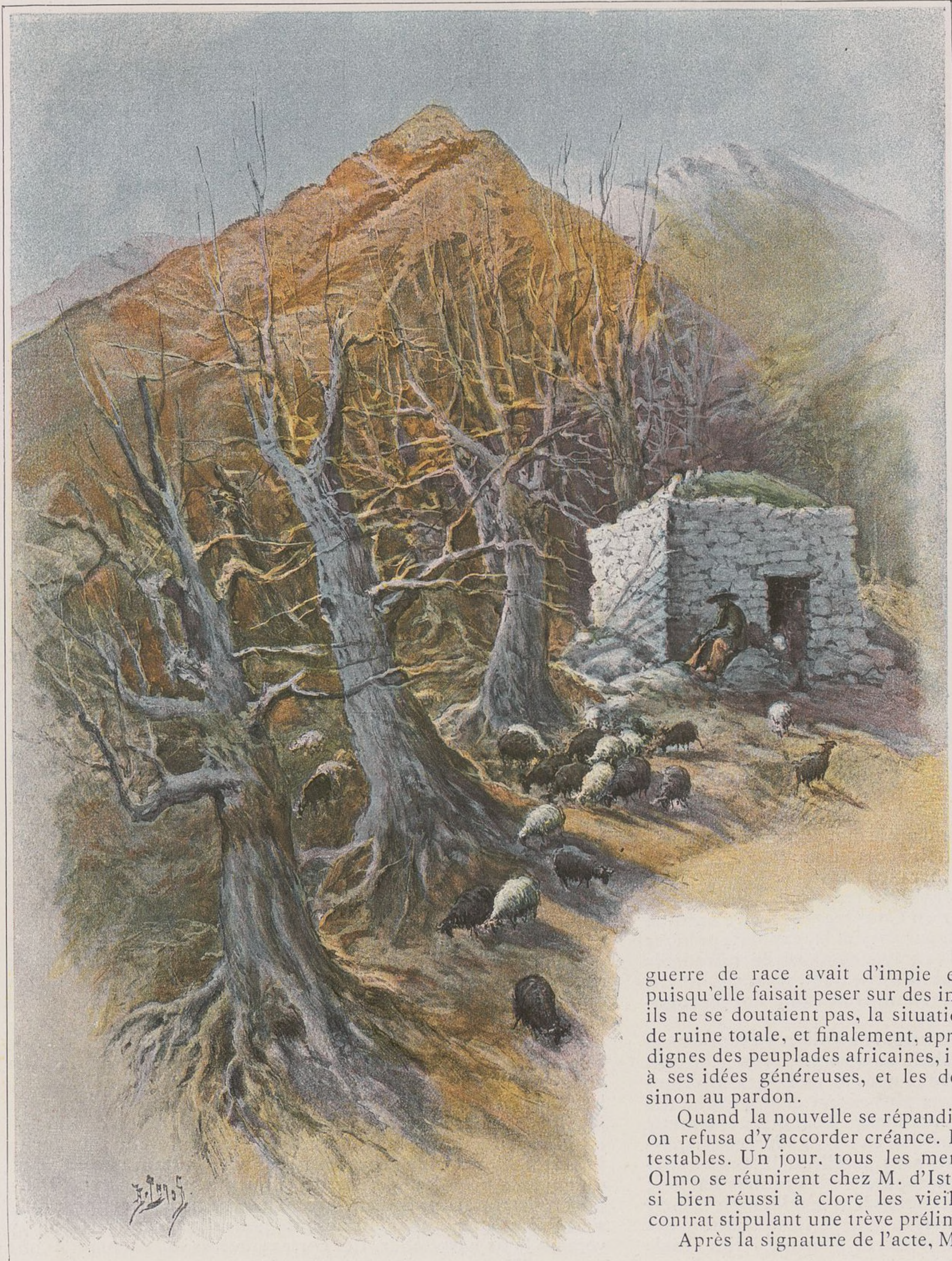
Depuis de nombreuses années deux familles étaient en inimitié, les Olmo et les Vellutini. A la suite de quel incident? Je ne pus le savoir. Tout le monde savourait la joie de cette paix inespérée, et je pense qu'on ne voulait sous aucun prétexte rouvrir le débat. Les deux familles avaient chacune un des leurs hors la loi, tenant le maquis, et l'on n'en était plus à compter les malheurs qu'on avait eu à déplorer à partir de l'ouverture des hostilités. Les membres des familles ennemies, qui n'étaient pas dans la montagne, n'osaient plus faire un mouvement, tant la haine commune avait pris des proportions inusitées; ils ne voyaient plus le soleil, ne respiraient plus sur le seuil de leurs demeures l'air embaumé du soir. Cachés au plus profond de leurs habitations ils attendaient, respectivement, la balle qui devait finir par aller les chercher jusque-là. La peur du danger ne les retenait pas seule. Ils craignaient en outre de se couder et de céder à l'émportement. Dans le pays une bataille rangée n'eut étonné personne.

Les dissidents se méfiaient d'eux-mêmes. Une rencontre fortuite, un hasard, et les meurtres allaient s'ajouter aux meurtres. Un tiers entreprit la tâche épineuse, de tenter une réconciliation. Il fit entendre le langage de la raison, montra, en multipliant les circonlocutions et les précautions oratoires, de crainte de tout gâter, ce que cette

guerre de race avait d'impie et de souverainement injuste, puisqu'elle faisait peser sur des innocents le poids de fautes dont ils ne se doutaient pas, la situation faite à la commune menacée de ruine totale, et finalement, après cent démarches, des palabres dignes des peuplades africaines, il aboutit, convertit les intéressés à ses idées généreuses, et les décida réciproquement à l'oubli, sinon au pardon.

Quand la nouvelle se répandit de cet heureux dénouement, on refusa d'y accorder créance. Pourtant les faits étaient incontestables. Un jour, tous les membres des familles Vellutini et Olmo se réunirent chez M. d'Istria, notaire, l'officieux qui avait si bien réussi à clore les vieilles discordes, et signèrent le contrat stipulant une trêve préliminaire au traité de paix définitif.

Après la signature de l'acte, M. d'Istria conduisit les nouveaux





réconciliés sur la place publique, devant la porte de l'église. Le curé attendait sous le porche, ayant près de lui un missionnaire. Les cloches sonnaient à toute volée, comme pour une grande fête, le chœur flamboyait, les fleurs remplissaient l'autel, l'encens brûlait, les orgues enflaient leur voix. Avant de pénétrer dans l'église, une répétition, plus grandiose de la scène qui s'était passée dans le cabinet du notaire, eut lieu en présence d'un concours énorme de population. M. d'Istria prononça une touchante allocution, où, prenant pour absolus les engagements réciproques qu'il avait obtenus, il en félicitait les auteurs en les adjurant d'y être fidèles.

Pas un mot dans la foule. Des deux côtés de la place on se regardait, on épiait les éclairs dans les regards, les palpitations secouant les poitrines. Enfin les ennemis s'avancèrent jus-

qu'au seuil de la Maison de Dieu, et solennellement se donnèrent le baiser de paix. L'engagement fut apporté; les signatures y furent apposées. Alors le spectacle changea. Succédant à la réserve sur laquelle on s'était tenu, la joie parut plus intense. De véritables cris d'allégresse éclataient par bouffées, les mains se serraient, les lèvres se rencontraient, les poumons respiraient un autre air.

Pour consacrer ce grand acte d'apaisement les deux clans entrèrent à l'église au milieu des chants des cantiques repris en chœur par l'assistance. Le curé les bénit, monta en chaire, et prononça une chaleureuse allocution. Ensuite, les familles escortées des autorités et de tous les habitants, sans distinction de partis — retenez ces mots — se rendirent des visites où le vieux vin des coteaux colora les verres d'ambre et de rubis. Pen-



dant plusieurs jours ce fut dans le village une suite ininterrompue de réjouissances publiques, on dansait sur les places, devant chaque porte les tables se dressaient, la polenta n'y suffisait plus! Un journal indigène écrivait : « La joie est sur tous les visages et dans tous les cœurs. Honneur à notre vénérable curé, M. Casabianca! Honneur à M. le Maire, à notre vaillant instituteur qui ont si largement contribué à rendre le calme à notre belle commune de Petreto! »

« Puisse le grand exemple donné par les familles Vellutini et Olmo, être suivi par d'autres! Il y va du repos de nombreux villages et de l'honneur de notre pays. »

J'ai souligné ces dernières lignes sur lesquelles je reviendrai tout à l'heure; il était nécessaire qu'elles le fussent, car je dois expliquer le banditisme actuel, et à distance cette institution paraît assez invraisemblable pour que jamais trop de preuves ne soient réunies.

« Il y va du repos de nombreux villages, et de l'honneur de notre pays. » Cette phrase datée de 1886, ce qui n'est pas d'il y a cent ans, a sa signification.

Mais enfin cela n'est qu'un récit, une appréciation. L'exaltation méridionale peut avoir fait des siennes en m'emportant dans son courant au point que je n'aie plus eu la perception exacte de la situation. Voici un document que j'ai copié sur place à l'époque où se produisit le rapprochement des familles Olmo et Vellutini. C'est un extrait de l'acte stipulant la trêve, et signé en grande pompe: Olmo Paul, Vellutini, Olmo J.-A., Vellutini P., Olmo Antonio, Vellutini Baptisto, et, ainsi de suite, par douze des principaux des deux familles. Cet acte était le traité proprement dit, celui dont le texte avait été accepté chez le notaire. Après coup, sur le parvis de l'église, beaucoup d'autres signatures s'y étaient jointes pour bien marquer un acquiescement général et sans réserve.

Pas un mot de ce document n'est à distraire. Il faut au contraire s'attacher à lire entre les lignes, à compléter les eu-

phémismes employés, à redresser les locutions, torturées pour prendre sur le vif un des traits de mœurs les plus curieux de la Corse. Je copie mon carnet :

26 avril 1885.

Les familles Olmo et Vellutini de Petreto-Bicchismo, profondément divisées par suite des malheurs récents qu'elles ont eu à déplorer et qu'elles déplorent encore, ne sentent pas moins quels précieux avantages elles ont perdu avec la paix, et quels fâcheux résultats a déjà produit, et peut surtout produire la situation présente, si, par malheur, elle devrait durer et même s'aggraver. Persuadées que la paix est le meilleur des biens et le plus impérieux des devoirs, surtout entre habitants et parents de la même commune. Les deux familles susdites sensibles à la voix de la conscience, du patriotisme et de la religion, consentent à signer les préliminaires d'une paix qui, Dieu et les hommes de bonne volonté aidant, deviendra définitive et stable quand la part des responsabilités aura été faite et que les satisfactions dues et possibles auront été accordées. Pour prévenir de nouvelles complications, les familles susnommées, réunies devant la porte de l'église en présence des habitants de la paroisse et sous le regard du Très-Saint-Sacrement, à la face des hommes, de Dieu et des anges, ont conclu et accepté une trêve dont la teneur suit :

« Article 1<sup>er</sup>. — A partir de ce jour 26 avril 1885, jusqu'à la conclusion définitive du traité de paix, ou jusqu'au jour où la trêve actuelle sera ouvertement et loyalement rompue au cas fort regrettable où cette paix si désirable et tant désirée ne pourrait pas être conclue, tous les membres des familles Olmo et Vellutini, sans distinction d'âge ni de sexe, pourront vaquer en toute liberté et sans défiance aucune à leurs occupations domestiques et à leurs travaux du dehors; ils pourront aller, venir, entreprendre des voyages, faire en un mot tout ce qu'elles eussent fait si aucune inimitié n'était surgie entre elles.

« Article 2. — Les deux hommes contre lesquels la force armée dirige des poursuites et qui, pour le moment, évitent de se mettre à la disposition des autorités compétentes et de consentir à être jugés conformément aux lois de notre pays, auront aussi des devoirs à remplir après la conclusion de cette trêve. L'un ne cherchera pas à rencontrer l'autre pour lui faire du mal. Au contraire ils s'éviteront scrupuleusement et ils laisseront à leurs parents et à leurs amis

VI. 5





respectifs toutes  
facilités pour né-  
gocier une paix  
définitive, désira-  
ble, avantageuse

pour tous, et certainement de nature à mitiger les rigueurs de la justice quand son heure sera venue.

« Article 3. — Pendant toute la durée de la trêve, cette réserve, et cette attente consciencieuse, imposées aux deux contumax sont imposées à plus forte raison à tous les membres des familles Vellutini et Olmo. Pendant tout ce temps, de part et d'autre, on s'abstiendra absolument de fournir des indications à la gendarmerie, de la guider dans ses recherches, de lui faciliter les poursuites. La gendarmerie fera ce que la loi lui dit de faire, mais les deux familles susdites, ne se feront d'aucune façon ses auxiliaires ou ses guides. Elles éviteront également de tenir des propos malveillants ou menaçants, l'une sur le compte de l'autre et de prêter l'oreille aux mauvais conseils et aux mauvaises suggestions, de quelque côté que cela leur puisse arriver.

« Tous ces articles sont acceptés de cœur et d'âme par les deux familles susdites, et c'est là une preuve manifeste qu'elles préfèrent le repos à la lutte, et la paix à la guerre. Cette paix qui est dans leurs vœux deviendra leur possession grâce à leurs dispositions conciliantes, à l'intervention équitable des gens de bien et à l'assistance de notre juge à tous : Dieu. »

Pour qui veut démêler le fond des affaires corses, l'analyse de ce traité est plein d'enseignements : « malheurs récents » voilà qui n'apparaît clairement que lorsqu'on a la clé de ce style ultra-diplomatique; une demi-douzaine de balles échangées, probablement! L'intervention de la religion est aussi bien typique, et le soin pris de faire intervenir Dieu, le Saint-Sacrement, les anges, dénote un indéniable penchant au mysticisme, des croyances enracinées ou superficielles, mais enfin des croyances, qui, cependant, n'ont pas été assez fortes pour empêcher la guerre.

L'article premier emporte pour les membres des deux familles le droit de circuler librement jusqu'au jour de la conclusion définitive du traité de paix, ou de sa rupture ouverte et loyale. Il ne manque pas d'exemples, en effet, de conventions pareilles à celles-ci qui n'ont pu être sanctionnées. Il est même arrivé que la loyauté ne présidait pas positivement à la reprise des hostilités. On avait bu le matin en signe d'oubli, chez les Porta et les Piombo de *La Vendetta*; ce qui n'empêcha pas les premiers de brûler subrepticement la vigne des seconds, et ceux-ci de tuer tout ce qui leur tomba sous la main. Cependant il faut reconnaître que la plupart du temps les arrangements acceptés à titre provisoire sont confirmés, les conventions respectées. La raison donnée pour justifier ces rapprochements n'est pas la seule à laquelle on

s'attache. De part et d'autre un intérêt supérieur les a souvent conseillés, sans quoi, les meilleures paroles, les plus pressants encouragements n'auraient pas suffi. J'expliquerai cette pensée de derrière la tête en montrant le fonctionnement du clan, et la nécessité de se réunir pour tenir tête à des adversaires politiques moins divisés.

Arrivons à l'article deuxième si curieux et si suggestif. N'avez-vous pas été frappé des formules dilatoires employées pour exprimer que deux bandits tiennent le maquis et sont complètement hors la loi? La force armée dirige contre eux des poursuites — en termes fort galants ces choses-là sont mises — ils évitent, les pauvres, de se mettre à la disposition des autorités compétentes, mais on va les presser de le faire, et ils auront, eux aussi, des devoirs à remplir!

Avec quel doigté le rôle de la gendarmerie et de la justice est indiqué. On prend soin de préciser : La gendarmerie fera comme elle l'entend, ce qui signifie qu'elle devra se tenir coi et attendre la reddition des contumax qui se constitueront à leur heure, entre les mains de qui ils voudront, lorsque le jury travaillé, les juges circonvenus ne se réuniront plus que pour la forme.

Il est de tradition d'acquitter en pareille occurrence, une condamnation entraînant forcément une réédition de la vendetta que personne dans la population ne tient à voir rouvrir, puisqu'on ne sait jamais où elle s'arrête, à quelles conséquences elle entraîne, — et le chemin des balles tirées de part et d'autre!

Un autre passage a également un certain ragoût; c'est quand il est stipulé que, pendant la trêve, les deux partis éviteront de renseigner et guider la gendarmerie.

Pandore en serait donc réduit à accepter de ces compromissions? Hélas! oui. D'abord il ne pourrait faire autrement sous peine de voir s'accumuler les mauvais regards sur son passage, et tourner contre lui les indigènes qui ne le souffrent déjà qu'à moitié. Et puis s'il abandonne souvent la partie, s'il trouve qu'en comptant sur ses propres moyens il a de la peine à se mesurer avec des démons tirant impitoyablement, et très juste, et de très loin, il peut arriver qu'un renouveau de zèle change la face de la lutte. Un chef veut se signaler par une action d'éclat; un trait d'audace, comme l'apparition d'un bandit en pleine ville, a soulevé des critiques, un enlèvement a mis en furie tout un clan qu'il convient de ménager, alors, la maréchaussée se gendarme et va de l'avant. Pour assurer la réussite de ses projets elle n'y regarde pas de trop près et consent à se faire accompagner des parents et amis d'un parti, quelquefois plus, par le bandit lui-même, moins compromis présentement que son adversaire!

Cette manière de procéder n'est pas sans inconvénient — même en glissant sur le coup porté au prestige de l'uniforme — témoin cette aventure légendaire qui fut fatale à beaucoup de monde, y compris les représentants de la force publique : deux bandits tenaient la montagne; un brigadier, plus enragé que de coutume, résolut d'avoir raison d'un au moins; pour cela il s'entendit avec ses ennemis. L'expédition s'engouffra dans le maquis et fut assez heureuse pour rencontrer des bergers qui n'étaient pas tous muets. Bref, en assez peu de temps, le bandit poursuivi fut cerné et la bataille commença. On n'avait pas tablé sur une circonstance fort pénible. Un autre brigadier avait eu la concordante pensée de faire triompher la sardine blanche; il circulait aussi en compagnie de guides qui se méprirent à ces coups de fusils dont ils se supposaient menacés. Au lieu de céder, les bandes se rejoignirent et s'entre-fusillèrent consciencieusement jusqu'au moment où, l'erreur constatée, un gendarme mort tomba sur deux autres grièvement blessés; des parents et amis qui étaient de la partie les uns râlaient, les autres poussaient des gémissements à fendre l'âme, tandis que le bandit, cause initiale de tout ce remue-ménage, courait dans les broussailles, comme ces bouquins tirés par un chœur de chasseurs novices trop pressés de faire parler la poudre.

A propos de l'intervention des gendarmes et des résultats obtenus, il ne serait peut-être pas mauvais de donner une petite place au soleil à une plaisanterie populaire en Corse. Lorsque les autorités s'attribuent la défaite d'un bandit, on dit couramment là-bas que la victime a été tuée huit heures après sa mort. Pour faire mentir ainsi ce bon La Palisse, lequel exige impérieusement qu'un quart d'heure avant l'issue fatale on soit encore en vie, et ne fait pas mention de cette persistance anormale à quitter notre vallée de larmes, un peu d'éclaircissement s'impose. La vendetta qui se perpétue entre familles ne diminue point dans la brousse; à bandit bandit et demi, si l'on n'est pas d'accord, et vive la bonne carabine de nos pères! Un matin les gendarmes prévenus par les bergers surgissent à l'entrée d'une caverne; un corps raidi barre l'étroit sentier; vite une décharge



générale, et un procès-verbal conditionné suivant le modèle réglementaire : « Nous étant présentés à portée de la voix, avons sommé le précité de se rendre, et comme il nous mettait en joue, avons été dans l'obligation de tirer à notre tour... » Félicitations, avancement, primes : Sans les bandits combien de gendarmes ne seraient jamais passés brigadiers !

Un certain Jean Piétri, fut ainsi tué huit heures après sa mort par les gendarmes de Sainte-Lucie de Tallano. Il avait été en inimitié avec les Nicoli ; en dernier lieu il intervint dans la vendetta déclarée entre les Mattei et les Chiaverini pour obéir au plus humain comme au plus irrésistible de tous les sentiments : l'amour. Les Mattei reprochaient aux Chiaverini d'avoir aidé une de leurs sœurs à épouser quelqu'un qui n'avait pas leur agrément. Un Mattei, Cecco, tua successivement cinq Chiaverini. Comme il ne restait plus de la famille dispersée, aucun homme pour soutenir l'honneur du nom, une jeune fille accepta de céder aux sollicitations du bandit Piétri afin d'assurer sa vengeance : Cecco mourut. La gendarmerie inscrivit le décès sur ses tablettes ; mais dans le pays on sourit.

L'incident de la jeune Chiaverini m'amène à traiter un point d'une certaine subtilité. Pour les corses le bandit est un monsieur qui n'a pas su se retenir, et qui paye d'un exode forcé sa nervosité, la satisfaction qu'il a éprouvée en goûtant le plaisir des dieux. Mais ce bandit une fois mis hors la loi, ne constitue-t-il pas un réel danger pour la sécurité publique ? Hauser les épaules, faire des cachotteries ne saurait suffire. Eh bien, quoi qu'on en ait, le bandit ne reste pas toujours le petit saint qui s'est uniquement servi de ses mains le plat qui aime à être mangé froid. Cent occasions lui sont offertes de franchir l'imperceptible limite qui le sépare — pour nous autres, esprits étroits — du brigand plus ou moins agressif.

Quand un poète veut peindre le désintéressement des cœurs simples, il parle d'amour et d'eau fraîche. C'est le moins qu'il concède. L'eau fraîche, ça ne manque pas dans les gorges, au fond des ravins, au pied des futaies sombres, mais... le reste ? Le reste est à la ville, au village, et les grandes harmonies du vent secouant les arbres aux fortes senteurs, le silence des nuits troublé par le chant des oiseaux, les larges bouffées d'air vivifiant soulevant la poitrine, le rythme des cascades bousculant les rochers ne sont

pas bons à effacer la silhouette de la belle fille au profil de médaille qui meuble incessamment un cerveau tout rempli de souvenirs vivaces, de désirs inassouvis.

Comment naît la vendetta ? Les corses vous en fourniront les motifs apparents : une poule picorant dans votre vigne, un chien malappris qui aura sottement aboyé à votre passage, une discussion fortuite... La discorde ne vient pas de là, et si poule il y a, la poule qui survint est celle du fabuliste. Pourquoi l'amour qui perdit Troie, ne mettrait-il pas en péril la sécurité des corses ? L'aveu en sera difficile, impossible à obtenir ; grattez les histoires, débaillez les légendes, fouillez les documents authentiques et vous trouverez, naturellement, une histoire de femme. Le bandit, son forfait accompli, renonce-t-il pour cela au but qui avait armé sa main ? On raconte, sous le manteau de la cheminée, que plus d'une réconciliation a eu pour objet de régulariser des situations par trop embrouillées pour se prolonger plus longtemps, les enfants n'ayant pas de père, les femmes pas de nom.

Quand l'amour n'est pas en question et principalement quand le bandit est un personnage sans importance, il y a de fortes chances pour qu'il pourrisse dans le maquis jusqu'à complète lassitude. Encore préférera-t-il y rester que de se rendre sans être nanti de bonnes et solides recommandations pour dame Justice. S'il se décide à se constituer c'est qu'il est sûr de le faire dans de bonnes conditions. Toute la famille lui a préparé les voies ; c'est un gendarme de son choix qui viendra le cueillir ; ce gendarme tirant gloire et profit de son action d'éclat, il est bien juste que ce soit un ami qui en profite. Les gendarmes amis des bandits ! va-t-on s'écrier. Dame ! ils ne sont pas tous continentaux ! Il en faut bien qui connaissent le patois du pays, qui sachent se mouvoir dans le dédale de la montagne, et ceux-ci tombent forcément dans le travers commun. Involontairement, et quelque influence qu'ait sur eux la discipline, l'esprit de clan sans les dominer complètement leur impose à coup sûr des lunettes plus ou moins foncées, une myopie plus ou moins intense, une ardeur plus ou moins vive.

Mais je m'aperçois que j'ai mis plusieurs fois au compte de l'esprit de clan, des faits tout spéciaux que l'on n'admettrait à coup sûr pas ailleurs qu'en Corse, sans allumer la lanterne qu'il n'est pas inutile de promener sur ce curieux sujet d'étude.



Partout les citoyens ont des idées d'ensemble sur la politique ou l'administration de la commune. En Corse on a une façon particulière d'envisager ces questions. L'esprit de clan divise l'île en une quantité de camps prêts à se disputer le pouvoir, non cette suprématie immatérielle qui permet seulement la réalisation de certains programmes répondant à des aspirations idéales, mais le pouvoir immédiat et tangent, avec ses profits positifs. On se fait

une si fausse idée — confirmée par le succès — de la répartition des charges publiques, qu'il semble tout naturel de laisser supporter la grosse part aux vaincus et de ne garder presque rien pour soi et les siens. La mairie est si bien l'objectif rêvé que l'obtention du seau communal est marquée par des réjouissances éclatantes. Grâce à ce magique ustensile de bureau, toutes les réclamations formulées par les amis seront acceptées, appuyées,



apostillées, tandis que le même instrument servira à rejeter sans examen ni rémission les demandes les plus justes de l'autre parti. On prétend que ce régime exceptionnel n'est pas moins favorable aux bandits qu'au reste des habitants, et qu'ils savent s'en montrer reconnaissants

s'il est fait appel à leur vaillance et à leur adresse au fusil. Avoir un bandit dans son clan n'est nullement un déshonneur, tandis que ce serait manquer à toutes les traditions, et à toute sagesse, que de lui fausser compagnie. L'entente est si formelle, si absolue, que le fugitif, à la condition, bien entendu, d'être du clan occupant la mairie, peut continuer à exister civilement quoique mis hors la loi. S'il lui faut des actes, il les aura, s'il veut voter — comment, s'il veut, mais c'est lui qui fait voter! — il votera, s'il veut acquérir ou vendre des biens, il le fera tout à l'aise; c'est à peine s'il ne peut se marier. J'ai entendu là-bas tant d'histoires invraisemblables que par un effet reflexe assez bizarre je me suis pris à douter parfois de la véracité des incidents extraordinaires qui parvenaient à ma connaissance. Pourtant il ne manque pas d'énormités universellement connues, telles que la main mise sur la Pentica et le domaine environnant, par les Bellacoscia, dont l'un signait : l'Indépendant!

Aujourd'hui la gendarmerie occupe la Pentica près de Bocognano, dans un paysage superbe, au milieu d'une chaîne de montagnes grandioses, avec des horizons bizarrement découpés, des sentiers sinueux, circulant à travers d'épaisses forêts. Jadis, dès son entrée à Bocognano, le touriste devait tenir sa langue, car le village était aux Bellacoscia, et... c'était vrai. Antoine et Jacques Bonelli, surnommés Bellacoscia, sont les fils d'un père prolifique, personnage également recommandable, qui avait sur la famille des idées à lui. Les trois sœurs lui appartenaient. Bocognano est en partie peuplé de cette descendance extravagante. En 1848, Antoine se dispute avec le maire de la commune pour des vétilles : Cet administrateur timoré ne refusait-il pas à la fois de délivrer au jeune Bonelli un faux certificat établissant qu'il avait un frère sous les drapeaux, et de marier une des filles Bonelli sous le prétexte — combien futile! — qu'elle n'avait pas d'état-civil! Il

exigeait aussi le paiement des contributions, et la restitution de la Pentica, bien communal. *Exeat* le maire : quatre coups de fusil.

Antoine prit le maquis, mais il n'en persista pas moins à vouloir épouser la fille d'un nommé Casati, qui depuis le « malheur »

avait changé d'avis. Enlèvement du père Casati. Le fiancé de la jeune fille arme des amis, tentant la délivrance; il est pris à son tour. Après quelque temps d'un séjour peu agréable, on peut le supposer, dans les cavernes de la Pentica, Casati et l'amoureux jurèrent de renoncer à leur projet. Rentrés à Bocognano, le mariage eut lieu néanmoins. Une balle à l'adresse du nouvel époux régla ce compte embrouillé. Jacques Bonelli était de cette partie; il prit le maquis.

Raconter les exactions inouïes dont se sont rendus coupables les Bellacoscia, depuis lors, demanderait un volume; les assassinats se comptent à la demi-douzaine; ils ont littéralement envahi la montagne, les pâturages, la forêt; personne parmi les intéressés ne s'y est opposé. Au contraire, les riverains avaient consenti à leur payer tribut pour s'éviter des ennuis. Du reste quand ces propriétaires fai-

saient les récalcitrants ils étaient enlevés, séquestrés dans les grottes jusqu'à parfait paiement d'une rançon. Chose étonnante, les Bellacoscia qui sont riches, ont la manie de la grâce. Ils devaient se jeter aux pieds de l'Impératrice lors de son passage en 1869, et ils ont délégué leurs parents à M. Carnot, pendant le voyage présidentiel de 1890.

Que sont devenus les Bellacoscia? Il y a eu procès, acquittement, expulsion, fuite. Le maquis est préférable à Marseille, faut-il croire?

J'ai perdu ces héros de vue, et il n'est pas facile d'en avoir des nouvelles. J'en ai demandé, récemment, à une notabilité politique de l'île :

« Bellacoscia?... Bellacoscia?... » a-t-il eu l'air de chercher dans sa mémoire, et il m'a répondu sur autre chose.

La vérité c'est que les corses n'aiment pas qu'on s'occupe de leurs bandits, qu'on en parle, qu'on écrive...

Je ne sais un français qui ne soit de cet avis. Il vaudrait mieux, cent fois, que cette plaie n'existât pas, encore qu'elle soit étonnamment pittoresque, d'une couleur étrange, et d'une saveur peu commune!

EDMOND RENOIR.

(Illustrations de A. Lanos.)

